

8774135
EUGÈNE-BERNARD LEROY

PSYCHOLOGIE

d'une grande mystique contemporaine

d'après un livre récent et un document inédit

EXTRAIT

DE

La Grande Revue

NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1926



37, Rue de Constantinople
Paris

Bibliothèque Maison de l'Orient



129986

A monsieur Salomon Reinach,
respectueux hommage de l'auteur
Eug. Bernard Leroy



Psychologie d'une grande mystique contemporaine

d'après un livre récent et un document inédit

L'étude du mysticisme, si l'on entend par là l'étude des *doctrines* dites *mystiques*, est sans doute aussi ancienne que l'histoire même de la philosophie. Il en est autrement de la psychologie des *personnages mystiques*, c'est-à-dire de ceux qui, dans toutes les religions, se sont targués de communications plus directes que le commun des mortels avec la divinité ou avec des êtres surnaturels; on peut dire que leur examen psychologique méthodique et proprement scientifique ne remonte guère qu'au milieu du siècle dernier, aux travaux d'Alfred Maury, notamment. Depuis lors, de plus en plus, les singularités de leur vie et de leur caractère, le merveilleux dont ils paraissent entourés ont attiré l'attention des psychologues et des médecins; à cette attention se mêlaient presque toujours des préoccupations de polémique religieuse ou antireligieuse, si bien qu'un même personnage fut souvent, selon les auteurs, considéré soit comme un exemplaire d'humanité supérieure, soit comme un charlatan, soit comme un simple aliéné. Il ne suffit pas, en effet, de *laisser parler*, lorsqu'il en existe, les documents authentiques, car les documents sont toujours, en ces matières, d'origine très particulière: documents « de couvent » ou documents d'« hôpital », ainsi classerais-je volontiers les sources auxquelles on n'imagine guère que l'on puisse éviter de puiser exclusivement. Les documents « de couvent », recueillis pour des fins plus édifiantes que scientifiques, et soigneusement expurgés, ne peuvent être acceptés qu'avec mille réserves. Dans les documents d'« hôpital », dans les observations recueillies par les médecins d'aliénés, ni les hagiographes ni les théologiens n'ont jamais admis qu'il s'agit de *vrais* mystiques: le mysticisme des malades de M. Pierre Janet ou de M. George Dumas, par exemple, n'est jamais, pour les auteurs orthodoxes, qu'une contrefaçon grossière; on peut se demander d'ailleurs si le mystique le plus authentique, le plus sincère, le plus orthodoxe, placé dans une maison de santé et surveillé par des médecins, ne serait pas

modifié tellement que l'on ne pût plus tirer de son « comportement » aucune conclusion légitimement applicable à une sainte personne évoluant dans son milieu *naturel* et normal. Il est exceptionnel que l'on puisse utiliser, comme je me propose de le faire ici, l'« observation », recueillie par un médecin, d'une mystique catholique n'ayant jamais cessé de vivre dans les conditions qu'avait choisies sa piété.

Il ne s'agit pas d'une inconnue : à sa biographie et à l'histoire de son entourage immédiat, M. Albert Houtin a consacré naguère un important volume (1); religieuse bénédictine, abbesse d'un couvent de femmes, Jenny Bruyère, dite en religion Mère Cécile, n'avait jamais été regardée comme la première venue : elle avait été et est sans doute encore, dans certains milieux catholiques, considérée comme une sainte et même une grande sainte : « les documents nécessaire à sa canonisation, écrivait M. Houtin (p. 79), sont prêts. Elle a laissé une autobiographie écrite dans le genre le plus surnaturel, un journal de sa vie mystique, une collection de lettres édifiantes. Ses filles sténographiaient ses conférences et, pendant près de trente-cinq ans, elles ont complété de leur côté le dossier de sainte et de thaumaturge qu'elle-même se confectionnait. » Ce qui, en outre, donnait au livre de M. Houtin un intérêt exceptionnel, c'était déjà le document spécial auquel je fais allusion plus haut ; n'ayant pas cru devoir le publier intégralement, M. Houtin n'en a pas moins cru pouvoir me communiquer ce qui était resté inédit, en m'autorisant à l'utiliser et à le citer ; j'ai trouvé, dans cette partie inédite surtout, des données permettant d'établir non plus l'histoire, mais la psychologie du personnage : telle est l'origine du présent travail ; je remercie M. Houtin de la très grande bienveillance avec laquelle il l'a rendu possible.

Pour que ce travail soit intelligible, un bref résumé biographique est tout d'abord indispensable.

I

1. Jenny Bruyère naquit, en 1845, d'une famille de bourgeois

(1) *Une grande mystique, Mme Bruyère, abbesse de Solesmes (1845-1909)*, Paris (Alcan) 1925 in-8°, VII-347 pages, 20 fr.

Quelques fautes d'impression : P. 2, ligne 6 du bas, au lieu de 1884, lire 1864 ; p. 7, l. 4 du haut, au lieu de 1877, lire 1887 ; p. 199, l. 11 du bas, lire : « et ce serait. »

Pendant que j'écrivais le présent article, M. Albert Houtin a publié ses propres mémoires ; incidemment, il y parle encore de la Mère Cécile, p. 145-148, et p. 182. *Une vie de prêtre, mon expérience*, Paris (Rieder), in-12, 1926, 449 pages, 12 fr. Quelques mois après, le 28 juillet 1926, M. Houtin était subitement enlevé à l'affection de ses amis, et à l'estime de tous ceux qui l'ont connu.

manceaux; elle fut préparée à la Première Communion par un célèbre bénédictin, dom Guéranger, abbé de Solesmes. Il l'orienta vers la vie religieuse pour laquelle elle lui paraissait montrer de sérieuses dispositions; en 1868, avec six autres jeunes filles, elle prononça ses vœux, sous la règle bénédictine renouvelée et interprétée par dom Guéranger, et un monastère de femmes fut fondé à Solesmes, à l'ombre du monastère d'hommes, dit Saint-Pierre. Quoique Jenny fût la plus jeune (elle n'avait que 23 ans), ses compagnes l'éurent *prieure*; au nouveau monastère fut donné le nom de Sainte-Cécile et Jenny elle-même prit le nom de Cécile; dans la vie monastique, elle est désignée, soit sous le nom de « Mère Cécile », soit simplement (par les moines et moniales de Solesmes) sous le titre de « Madame ». Dom Guéranger et l'évêque du Mans obtinrent bientôt pour elle la dignité d'abbesse. Elle paraît avoir bien dirigé son couvent au point de vue financier, et dom Guéranger, alors criblé de dettes, paraît avoir tiré bon profit de ses conseils. En même temps, elle acquérait dans le milieu bénédictin une grande autorité et une extrême réputation de sainteté.

2. Dom Guéranger mourut en 1875 et l'humble dom Couturier lui succéda; l'abbesse de Sainte-Cécile avait persuadé à son entourage que dom Guéranger mourant lui avait confié non seulement ses filles, mais encore ses fils : elle mena à sa fantaisie le nouvel abbé, dirigeant avec une tyrannie ingénieuse le monastère des hommes autant que le monastère des femmes. Un parti puissant se forma autour d'elle, une famille spirituelle dont les membres influents étaient les principaux personnages de la congrégation, c'est-à-dire, en plus d'elle-même et de dom Couturier, le cardinal Pitra et dom Gauthey, abbé du monastère de Marseille. Dom Couturier ne résistait guère; il autorisa ses moines à correspondre directement et en secret avec la Mère Cécile, à la visiter au parloir tant qu'ils le désireraient; plusieurs devinrent à leur tour ses fils spirituels et, comme nous le verrons, furent entraînés par elle dans une mysticité assez extravagante, car elle prétendait susciter *des mystiques qui régénèrent l'Eglise*. « Devenue mère spirituelle des principaux moines en charge, l'abbesse ne tarda pas à être la véritable supérieure de toute la congrégation. Elle ne s'immisçait point dans les affaires de détail et n'exprimait même pas le désir de les connaître. Mais, consultée pour toutes les affaires importantes, elle savait faire prévaloir son avis, même en paraissant se ranger à l'autorité de ceux qui lui demandaient conseil. » (P. 15).

Dom Couturier était une proie facile; s'il eût quelques doutes passagers, il ne vit vraiment clair dans le jeu de l'abbesse qu'à son lit de mort. Madame, sous prétexte d'écrire quelque jour l'histoire

de la congrégation, avait réuni des « notes » dont quelques-unes intéressaient directement le cardinal Pitra; or, ni le cardinal, ni dom Gauthey, ni dom Couturier, ne purent en obtenir communication; lorsqu'ils virent la « raideur », l'« indifférence » de l'abbesse en cette affaire, le cardinal et les deux abbés « doutèrent que sa sainteté fût aussi consommée qu'ils l'avaient cru jusque-là ». Mais il était trop tard : faisant agir dans l'Abbaye ses partisans fidèles (le parti « cécilien »), elle avait imposé à dom Couturier, comme prieur, un moine de son choix, dom Delatte; malade, dom Couturier fut écarté complètement du gouvernement de son abbaye et il mourut dans le désespoir d'avoir été si longtemps trompé. Grâce aux intrigues de Madame, dom Delatte succéda comme abbé à dom Couturier : l'abbesse le mena plus complètement encore.

3. A partir de ce moment, elle dirigea manifestement l'un et l'autre monastère; elle autorisa, entre moines et moniales, une correspondance et des rapports singulièrement continus et familiers : il n'est pas surprenant que cet état de choses anormal n'ait pu durer et se développer indéfiniment sans incidents; en 1890, deux moines, anciens protégés de Madame, étaient enfin tout à fait désillusionnés sur son compte et brouillés avec elle : c'étaient dom Sauton et dom de La Tremblaye; en butte aux persécutions constantes, aux calomnies et aux vengeances surnoises de la sainte abbesse et du parti cécilien, ils durent quitter Solesmes et se réfugier à Ligugé; informés par eux, les évêques de Rouen et de Bourges leur firent une *obligation de conscience* de dénoncer à Rome ce qui se passait à Solesmes. Ils envoyèrent donc au Saint-Office de l'Inquisition, sur la Mère Cécile et dom Delatte, des rapports qui furent remis en 1892; l'abbé, mandé à Rome, faillit être déposé; mais l'abbesse intrigua une fois de plus : par l'intermédiaire des princesses de Lowenstein, religieuses bénédictines, elle fit intervenir l'empereur d'Autriche et la reine d'Espagne. Pour lui complaire, et probablement aussi pour éviter le scandale, Léon XIII maintint dom Delatte en fonctions, mais *ad nutum sanctæ sedis*, ce qui veut dire qu'à la première faute, il pourrait être révoqué sans autre forme de procès; l'abbesse semble avoir été traitée de même. Ce revers cependant ne la découragea pas : elle affecta de ne point s'étonner qu'un pape aussi suspect de *libéralisme* ajoutât pour elle « la couronne du martyr à celle de la sainteté »; elle avait pourtant dit de Joachim Pecci, lors de son élévation à la papauté « J'ai reçu l'investiture de son âme : je suis son ange gardien ».

Mais c'était également un demi-insuccès pour les deux dénonciateurs; dom Sauton, après un séjour à l'étranger, se retira finalement chez son frère, curé d'une petite paroisse des Vosges; dom de

La Tremblaye quitta la vie monastique et rentra dans le monde.

Quant au cardinal Pitra, il s'était, dit dom Sauton (1), * « laissé prendre aux mirages trompeurs de l'abbesse. Dans sa simplicité toute monastique, il ajoutait foi à tout ce qu'elle s'attribuait de merveilleux, aussi lui confiait-elle en partie la direction de son âme. Or, il advint que Madame fut mécontente de l'attitude prise par le Souverain Pontife Léon XIII ». Elle inspira au cardinal une lettre de protestation qui fit quelque bruit... * « Mais Léon XIII rappela le cardinal à son devoir. L'humble et filiale soumission de l'Eminence fut un grand exemple et une leçon donnée au monde catholique tout entier. Aussitôt frappé, le cardinal se plaignit à Madame de l'avoir fourvoyé... Peu après, dom Pitra eut la bonne fortune de mettre la main sur un des cahiers de *Notes sur la vie de dom Guéranger* qu'écrivait Madame : il y était question de dom Pitra et son rôle était faussé. Il crut donc devoir protester et réclamer une rédaction conforme à la vérité. Madame s'y refusa. En présence d'une telle déloyauté, le bon cardinal perdit ses illusions et, prenant la plume, il écrivit à Madame quelques lignes qui devaient être les dernières. La rupture était consommée. »

Il est curieux de constater l'influence que peut exercer une personnalité de ce genre, non seulement à l'intérieur du groupe qu'elle domine, mais au dehors. On lira, avec intérêt, dans le livre de M. Houtin, comment, à trois reprises (1880, 1882, 1900), en dépit de la bienveillance relative du gouvernement français, et contrairement aux intentions du pape et des évêques, l'abbesse s'opposa à la déclaration légale des Bénédictins et rallia les abbés à cette attitude intransigeante. A son avis, plutôt que de pactiser, mieux valait l'exil, et, finalement, en novembre 1909, elle transféra dans l'île de Wight sa riche communauté.

Frappée quelque temps après d'une attaque d'apoplexie, elle paraît avoir mené une fin de vie diminuée et douloureuse; « quand elle mourut, le 18 mars 1909, son corps était tout contracté. Ses moniales virent, dans cette triste fin, mystères et merveilles. » (P. 79).

II

1. Les rapports rédigés par dom de La Tremblaye et par dom Sauton, terminés en novembre 1891, étaient munis de pièces justificatives : autographes de l'abbesse, photographies de ses lettres, documents divers; tout cela est maintenant enfoui dans les archives

(1) Les citations ainsi précédées d'un astérisque (*) sont prises dans le chapitre inédit du mémoire de dom Sauton.

du Vatican (p. 56). Mais la minute du rapport de dom Sauton fut entre les mains de M. Albert Houtin qui en a publié les trois quarts.

Dom Sauton était docteur en médecine et avait passé, nous dit-on, « plusieurs années dans les cliniques nerveuses et mentales de Paris » avant d'entrer au monastère bénédictin de Solesmes; son dessein avait été de consacrer sa vie, à la fois comme religieux et comme médecin, au traitement des lépreux; les événements survenus à Solesmes l'empêchèrent de réaliser ce généreux projet qui n'eut qu'un commencement d'exécution.

Le mémoire de dom Sauton se compose de quatre parties; la première et la quatrième traitent surtout de l'histoire des personnes et des événements, — la première depuis l'avènement de l'abbesse jusqu'à l'élection de dom Delatte, — la dernière pendant les mois qui ont immédiatement précédé la rédaction du rapport, c'est-à-dire l'année 1891.

La deuxième partie est un examen théologique portant sur les doctrines mystiques de l'Abbesse et sur les miracles qui lui ont été attribués : dom Sauton s'efforce de distinguer, conformément aux traditions, entre le surnaturel divin, le surnaturel diabolique et les faux prodiges qui ne sont attribuables qu'à la fraude ou aux manifestations d'un organisme déséquilibré.

Enfin, la troisième partie, qualifiée très justement par M. Albert Houtin de médico-psychologique, est celle qu'il n'a pas cru devoir publier, parce que, dit-il, ces pages sont « de nature délicate et irritante », mais surtout parce que dom Sauton la considérait lui-même comme beaucoup plus difficile à publier. Les faits et gestes de l'Abbesse y sont examinés non plus au point de vue théologique, mais au point de vue médical. Tout ce que contient cette troisième partie n'est pas d'un intérêt égal; on y trouve, outre des données proprement documentaires, force considérations théoriques qui nous renseignent surtout sur les idées médicales et psychologiques de l'auteur; il y a, par exemple, vers la fin, une longue dissertation sur l'imagination, * « faculté féconde qui tient à la fois de l'esprit et du corps, qui, tour à tour, spiritualise les corps et matérialise les esprits; trait d'union mystérieux des deux mondes, où la double nature de l'homme se fond dans l'unité et l'harmonie. » Cette élucubration scolastique et scolaire ne présente pour nous aucun intérêt. D'autre part, dom Sauton débute par une description résumée, tendancieuse et médiocrement exacte, du *délire chronique à évolution systématique*; il n'en est plus question dans la suite et l'on s'expliquerait mal la présence de ce hors-d'œuvre si dom Sauton ne plaidait que * « la difficulté de distinguer le surnaturel et le

naturel est quelquefois très grande » : à son avis, les trois périodes que l'on distingue parfois dans l'affection en question, imiteraient assez pour que l'on pût s'y méprendre * « le tableau de la mystique divine, avec les trois stades de vie purgative, de vie illuminative et de vie intuitive » ; cette assimilation est tout à fait fantaisiste, et nous n'insisterons pas.

D'une application plus immédiate, et plus intéressants pour nous, sont les passages où dom Sauton expose ses idées sur l'hystérie, — idées qui, d'ailleurs, retardent un peu, je ne dis pas, bien entendu, sur celles d'aujourd'hui, mais même sur celles qui étaient courantes à l'époque (1891) où le mémoire fut écrit. J'aurai à y revenir lorsque je discuterai le diagnostic de dom Sauton.

Quant à la partie documentaire, dom Sauton se défend d'y faire figurer des faits qu'il * « aurait pu apprendre et découvrir en tant que *médecin consultant* ; s'il a découvert quelque chose, le secret professionnel saura le respecter, le mettre à l'abri de toute trahison ». En revanche, il a pu utiliser * « une notable partie de sa correspondance de jeune fille, alors qu'elle traversait la période de treize à vingt ans, son autobiographie » et aussi « divers renseignements » dont il ne précise pas l'origine, mais qu'il dit « puisés à de bonnes sources » ; il n'est pas interdit de supposer qu'il s'agit notamment de confidences orales de la Mère Cécile elle-même. Je puiserai donc largement dans ce chapitre inédit, dont l'intérêt scientifique reste très grand, en même temps que dans le livre de M. Houtin, pour tenter d'esquisser la psychologie de Jenny Bruyère.

2. « Le père de Mlle Jenny Bruyère, issu de parents peintres et voltairiens, était un ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts. »... « Violent, brutal, il faillit un jour tuer sa fille Jenny d'un coup de lampe. » Dom Sauton le peint comme un peu sournois et assez sot, mais sans dire où il a puisé ces renseignements. La mère, fille d'un architecte, était une femme impressionnable et jalouse. * « On disait couramment de Mme Bruyère qu'elle avait une imagination délirante et que c'était une hystérique. »

Le premier enfant fut Jenny ; le deuxième fut Mlle Lise (1849-1879) ; dom Sauton n'en dit pas grand bien et la considère, elle aussi, comme une « hystérique » (nous verrons quelle est pour lui la valeur de ce mot) ; ce qui paraît probable, c'est qu'elle était quelque peu fantasque et qu'elle n'avait pas peur de se compromettre ; certainement, lorsque « la tante Lise » s'amusait, en pleine foire de Segré, à embrasser les veaux sur le museau en les appelant « ange aimé », ou lorsqu'elle disait qu'elle aurait aimé couper son mari en petits morceaux, les gens de Segré devaient se voiler la

face et peut-être n'en a-t-il pas fallu davantage pour que les rumeurs les plus scandaleuses aient commencé à courir sur cette dame.

Les renseignements donnés par dom Sauton n'ont malheureusement pas toujours une précision parfaite et peut-être a-t-il fait état sans beaucoup de critique, des bruits et des racontars qui circulaient dans le pays sur cette famille d'« artistes », laquelle devait scandaliser, par l'absence de certains préjugés bourgeois et peut-être par un certain manque de tenue, les bonnes gens de la petite ville. Ce qui ressort cependant de ce que raconte dom Sauton, c'est que l'enfance de Jenny s'écoula dans un milieu bizarre et quelque peu déséquilibré; les symptômes à proprement parler pathologiques n'apparaissent pas d'une façon évidente : il est impossible d'attribuer *a priori* les particularités et les déviations que nous pourrions observer dans son caractère à des influences héréditaires, comme le fait dom Sauton, et, à plus forte raison d'admettre, comme il semble le faire également, que le fait d'être venue au monde dans ces conditions constitue pour elle une présomption de tares psychologiques. Le plus fâcheux pour elle ne fut sans doute pas son hérédité, mais son éducation. Il semble qu'elle fut considérée dès son enfance comme une enfant extraordinaire, elle ait été surtout un enfant gâtée. Les caprices d'imagination de sa mère (dom Sauton dit « imagination délirante ») n'ont certainement pas dû développer en elle le bon sens ni le sentiment de la vérité; elle se plaisait, en effet, à envelopper l'existence de sa fille d'une atmosphère de merveilleux : « En voici, raconte dom Sauton, un exemple entre mille : « De notre « habitation, disait-elle, pour se rendre à l'église, il fallait longer « une mare dont l'odeur nauséabonde m'obligeait à me mettre un « mouchoir sur la bouche. Si Jenny m'accompagnait, sa présence « suffisait à transformer ces miasmes fétides en un parfum déli- « cieux. »

La mythomanie de Mme Bruyère n'était d'ailleurs pas limitée exclusivement aux événements qui concernaient sa fille, et dom Sauton raconte assez longuement une histoire bien caractéristique de grossesse simulée. Mme Bruyère, qui désirait, paraît-il, un troisième enfant, annonça un jour qu'elle était de nouveau enceinte; le mari eut beau nier la possibilité du fait, elle annonça formellement sa délivrance pour le mois de mars. Pendant que l'on préparait la layette du futur petit Paul (car ce serait un garçon et il s'appellerait Paul), Madame s'arrondissait la taille au moyen d'un surcroît de jupons et de linges amidonnés. Elle simulait à ravir la marche spéciale aux femmes grosses, tant et si bien qu'elle fit une provision de dragées pour le baptême... Le mari, pour en avoir

le cœur net, pria le D^r R... d'examiner sa femme. « Celui-ci ne trouva aucun signe de grossesse. Mme Bruyère, s'entêtant dans son affirmation, on vint à Paris et le D^r H..., médecin de la famille, fut invité à se prononcer en dernier ressort ». Ingénieusement, il trouva une solution à cette situation ridicule qui semblait sans issue; se gardant bien de contredire la dame, il expliqua qu'il y avait bien eu grossesse, comme elle l'avait affirmé, mais que l'enfant avait dû se résorber sans laisser de traces : il paraît que cela satisfait tout le monde. La prétendue grossesse n'avait pas duré moins de quatorze mois.

3. Dans la correspondance de jeunesse de Jenny Bruyère, qu'il a eue entre les mains, dom Sauton a remarqué les prétentions de la jeune fille et les contradictions dont ses lettres fourmillent; d'après le peu qu'il en cite, on peut inférer qu'elles contiennent surtout du verbalisme, de la rhétorique, de la « pose », des attitudes vaniteuses. * « Bien vite, elle se posa en personnage, s'attribuant une mission trop élevée pour que ses parents et ses amis pussent la comprendre; tel est le point sur lequel roulent ses confidences, dans les lettres qu'elle écrivait à une de ses amies. La fibre du cœur, du dévouement, reste muette sous des phrases de banale sensiblerie, tandis qu'elle revient sans cesse à la mission pour laquelle Notre-Seigneur l'a prévenue de grâces et de faveurs mystérieuses. Sans s'en douter le moins du monde, elle use volontiers de la contradiction. Ainsi, dans la même épître, elle dira qu'elle est un Thabor et, d'autre part, que la Croix est son unique partage, ou bien que son âme est dans la joie et son cœur plein de larmes. Elle se plaindra un jour de n'avoir rencontré dans sa jeunesse que des procédés aussi injustes que pénibles, alors qu'à cette époque, sa plume écrivait : « La charité et la miséricorde de tous ceux qui m'entourent me confondent et m'effraient presque. » Dans ses *Souvenirs de Jeunesse*, d'ailleurs, elle fait « de sa mère une sainte, « et sa sœur Lise sera un ange trop tôt enlevé à la terre ». Toutes ces contradictions qui scandalisent dom Sauton sont de celles qui apparaissent nécessairement, lorsque l'on écrit surtout en vue de l'effet à produire et qu'une vanité grandiloquente ne pense pas à les éviter.

« Elle décrit comme merveilleux les moindres incidents de sa jeunesse qu'elle transforme en miracles... » Elle paraît avoir eu d'ailleurs la même tendance que sa mère à inventer des histoires merveilleuses, un peu niaises, dont elle-même était l'héroïne, la suivante, par exemple :

* « Madame raconte qu'étant un soir au bal, une tasse de crème fut renversée sur sa robe blanche. Que vont dire ses parents? Elle tremble

de frayeur. Vite, elle se met en prières et la tache disparaît subitement et à jamais. Voilà son récit. Or, je connais deux personnes témoins de l'accident et dignes de foi, et ces deux personnes m'ont affirmé avoir constaté la tache le lendemain. »

*« Elle posait, disait-on encore, pour l'incomprise, se montrait mobile, jalouse, et était toujours victime de quelqu'un! » En somme, elle paraît avoir, dès le sortir de l'enfance, pris et conservé une *attitude*; je ne dirai pas une attitude de *sainteté*, car il ne s'agissait pas du tout de poser pour la femme vertueuse et pieuse, mais une *attitude de sainte*, avec les attributs habituels de ce « personnage », attributs ascétiques, attributs mystiques, attributs miraculeux; de là, semble-t-il, cet aveu qui lui échappa un jour, dans une lettre à une amie, du 12 septembre 1864 (elle était alors âgée de dix-sept à dix-huit ans) : « Il y a des moments où j'éprouve une immense fatigue de poser pour ce que je ne suis pas. » Il ne faut pas, évidemment, attacher une importance exagérée à une pareille phrase, peut-être même n'en faudrait-il attacher aucune, si elle ne se trouvait en parfaite concordance avec ce que nous venons de constater et avec divers autres détails : *« Parfois, ses parents la conduisaient au bal, à des soirées. Elle avait soin de porter un cilice, ou une chaîne de fer sous sa robe; puis elle allait se camper, raide comme un bâton, dans un coin. » Dom Sauton ajoute que, « si Mlle Jenny faisait de la haute vertu, elle ne la rendait point agréable »; son caractère était généralement maussade.

Ce même besoin de pose, de *cabotinage*, que dom Sauton avait remarqué dans la correspondance de jeunesse de Jenny et les souvenirs des personnes qui l'avaient connue, il aurait pu l'observer directement chez la Mère Abbessse s'il avait été plus fin et meilleur analyste.

III

Au couvent, la Mère Cécile fut l'objet d'insignes faveurs surnaturelles : révélations, visions, merveilles de toutes sortes.

1. Les plus remarquables, parmi ces visions, celles du moins qu'elle décrivait avec le plus de complaisance, furent celles qu'elle eut ou dit avoir eues de la Sainte Vierge et de Jésus-Christ.

Voici ce qu'elle écrivait, à propos de la première, le 18 décembre 1873 :

« Sans quitter le chœur (après la communion) je me trouvai comme dans notre cellule, Notre-Dame était assise dans notre fauteuil, et moi, agenouillée près d'elle, à son côté droit, à moitié assise sur mes talons.

Il me semblait que nous étions du même âge, environ une quinzaine d'années, et que nous parlions de la future naissance de notre petit bien-aimé. Oh! que Marie était belle! tout ce que la pureté virginale a de plus précieux, de plus velouté, de plus innocent, rayonnait autour d'elle...

« Jamais je n'avais compris, jusqu'ici, le ravissant contraste entre cette apparence virginale de notre belle reine et sa maternité si complète et si réelle, dont on voyait en elle les indices prochains. Jamais cette parole du *Cantique* ne se justifia ainsi : *Venter tuus sicut acervus tritici vallatus liliis*. Ce qui me ravissait surtout, c'étaient les traits si purs, si simples, si tranquilles et si jeunes de ce visage sans pareil. L'ovale de sa face parfaitement correct et un peu allongé..., sa bouche aimable et gracieuse, son teint pâle et mat, mais avec une certaine nuance chaude qui n'est pas de nos pays, son cou large et fort souple!

« Je n'entendais pas par paroles, car nous nous comprenions par une sorte de compénétration mutuelle.

« Comme elle me parlait beaucoup des divines joies de sa grossesse, je me pris à lui dire qu'elle regretterait sans doute de se séparer de son cher fardeau. Cela la fit sourire, et elle me regarda avec de beaux grands yeux si brillants et si doux.

« Puis elle me parla des joies qui suivraient la fête de Noël, et surtout du bonheur ineffable qu'elle avait à nourrir son cher petit Fils. Dans ce moment-là, je compris, d'une manière que je ne puis traduire, que dans sa mignonne apparence, notre doux Jésus avait les facultés de son âme dans son entier développement, comme il les avait déjà (*sic*).

« Par instants, Marie me semblait devenir diaphane, et c'était surtout quand l'amour de son cher Fils la faisait parler.

« Elle avait aussi (*sic*) une longue tunique de laine unie et de couleur peu définie, avec une ceinture assez large, pareille. Un grand voile était sur sa tête. Je n'ai point analysé son vêtement, mais il me parut aussi simple, aussi tranquille, aussi virginal que toute sa personne. Elle me parut grande et svelte.

« Je revins à moi après un quart d'heure; dans ce moment il m'était impossible d'être autrement avec Marie qu'avec une sœur.

« Aux vêpres, lorsqu'on chanta l'antienne *O custos virginum*, je fus toute saisie de reconnaître, pour ainsi dire, tout ce que j'avais vu le matin. Le fauteuil était près de la cheminée; elles conversaient toutes deux doucement, comme par compénétration. Marie présentait surtout l'idée de la virginité par excellence. Sa ravissante jeunesse formait contraste avec sa maternité. Elle causait comme avec une amie de ce qu'elle ferait quand Jésus serait né. Il semblait que Marie était l'organe de Notre-Seigneur et que c'était par elle qu'elle communiquait avec lui... *Pulchra ut luna...* » (p. 134-135).

D'autre part, *il était écrit*, paraît-il, que la quarantième année marquerait pour la Mère Cécile l'époque de sa mort, « en la plénitude de l'âge du Christ »; « déjà elle prenait son essor vers les régions célestes, lorsque le Seigneur Epoux, dans une apparition,

lui fit comprendre que la terre réclamait encore sa présence » (p. 130). Sur les circonstances psychologiques exactes de cette apparition, nous avons moins de détails que sur celle de la Vierge, — nous avons, en revanche, plus de détails *plastiques*, noyés, il est vrai, dans un flot abondant d'épithètes aussi admiratives que vagues; je ne donne ici que les fragments les plus précis de la description :

« Le cher Seigneur est de haute taille, plus grand que les hommes grands de nos contrées, mais la proportion de ses membres est si parfaite que, si l'on est près de lui, il ne semble pas si grand. Son port est majestueux; les épaules sont larges et robustes, avec une nuance de distinction qui lui enlève une apparence trop herculéenne. Il y a dans sa marche une dignité et une noblesse vraiment royales.

« Les pieds sont admirables, ni trop grands, ni trop petits, bien cambrés.

« Les mains sont vigoureuses, nerveuses, admirablement modelées, plutôt longues qu'effilées. Rien de mou, d'efféminé, dans leurs proportions; à elles seules, elles raviraient et désespéreraient tous les artistes. Elles sont blanches et les veines y sont assez apparentes. Mais que dire de cette tête incomparable, de la seule attache de son cou? On ne peut imaginer tout ce qu'il peut exister de force, de grâce dans une ligne tant qu'on ne l'a pas vu. Les contours sont arrondis sans mollesse; les cheveux et la bouche, l'oreille forment un ensemble ravissant sur ce cou aux admirables proportions.

« Les cheveux sont d'un châtain ardent, d'un ton si chaud que je n'en vis jamais de semblable sous notre pâle soleil d'occident. Ils semblent en or bruni par le temps et devenu plus harmonieux; ils sont fins et soyeux et ondulent gracieusement sans rien de tourmenté sur le front et sur les tempes, et tombent en gros anneaux sur le cou, sans être ni courts ni très longs. Ils se partagent en haut de la tête et passent derrière l'oreille par un mouvement plein de charmes.

« La barbe est d'une teinte un peu plus claire que les cheveux, fine, soyeuse, frisée sans être crépue. Elle est abondante, pas trop longue, moins séparée au menton qu'on ne le fait généralement. Elle orne son visage, encadre ses lèvres, mais elle n'envahit pas toute la figure. Le front est magnifique, haut, large, sans être dégarni; il a toujours quelque chose de lumineux. Les sourcils ont une arcature incomparable, une courbe si parfaite et si nette que je n'en ai jamais vus de si beaux.

« Le nez s'y rattache sans aucune ligne tourmentée, et sans cependant qu'il prenne dans le front, à la manière des profils grecs. Le nez a la fierté, la noblesse; il est aquilin sans être si long ni si maigre qu'on le fait généralement. Les narines dénotent dans leur mouvement l'énergie, la puissance du sentiment, la dignité.

« La bouche est fine, admirablement et délicatement dessinée sans être mince. Les lèvres sourient avec grâce et bonté. Les paroles qu'elles

laissent échapper sont la vie, la joie, la force de toutes les créatures. Le menton est gracieux et allongé, sans être pointu. Les yeux ne peuvent être regardés que si le bien-aimé Seigneur ne nous regarde pas lui-même; autrement ils brillent comme deux lampes ardentes. Ils sont entre le bleu et le châtain, grands et si limpides, si brillants! Leur forme est magnifique. Le regard du Seigneur est profond et doux, mais on sent qu'il pourrait être terrible. Les cils sont longs et bruns et paraissent comme une riche frange, quand les yeux sont fermés. Le teint est brun et chaud sans être brûlé; plutôt pâle que coloré. L'aspect général de Monseigneur Jésus est calme et imposant. Il semble que d'un seul trait on le peindrait, tant les lignes sont simples et pures.... » (p. 132-133) (24 octobre 1876).

Les récits de ces visions, l'abbesse les montrait aux moines et aux moniales émerveillés; elle en retirait un grand prestige; nous aurons à examiner quelle en est la valeur psychologique, ou psychopathologique.

2. La vision de la Vierge eut, pour la Mère Cécile, une suite remarquable, à savoir, son identification progressive avec elle, identification telle que Madame pouvait *« décrire, avec un luxe de détails, les phases de sa maternité divine. On les trouvait consignés dans ses papiers ou *résumés de conscience*, jadis entre les mains de dom Logerot. On les montrait aux intimes, et Madame en faisait elle-même le thème de ses entretiens ». Nous n'en possédons malheureusement pas le texte complet; dom Sauton, qui l'avait lu, mais n'en avait pas pris intégralement copie, en donne, dans son rapport, un résumé contenant des passages textuellement cités; voici ce résumé, avec les passages textuels imprimés en italique :

« Notre-Dame, après m'avoir embrassée comme une sœur, me montra que, dans mon *identification totale* avec elle, j'expérimentais ce qu'elle-même avait fait, il y a dix-huit siècles, le double rôle d'*épouse et de mère de Dieu et de l'Eglise*. Je vécus d'abord la jeunesse de la Vierge, puis les chastes nocés et la maternité. *La plus suave période de sa vie merveilleuse fut celle de la grossesse, dont le début remonte à cette grandeur mystérieuse et écrasante d'amour brûlant et irrésistible du Virtus Altissimi obumbravit tibi. Les intimes faveurs de l'Epoux que j'avais connues auparavant n'en étaient que le pâle prélude. Quels effluves d'amour maternel, quelle consommation d'amour, lorsque je me sentis en possession du gage attendu. Je portais en moi le doux fardeau... Je le sentais remuer dans sa prison volontaire... il vivait de sa mère et de son épouse... mais il avait hâte de sortir de mes entrailles pour courir au salut du monde. Vint la nuit de Noël, quelle douce émotion! Mère-Vierge, dans mon humilité, je n'osais présenter au divin*

poupon ce que l'enfant demande à sa mère. Mais l'enfant était aussi l'époux. Il en avait la force et l'amour, et l'Époux triompha par ses caresses de mes chastes résistances... Quelle pâmoison d'amour lorsque les lèvres de l'Époux attiraient la substance de ma vie et que je me sentais passer dans mon bien-aimé. Ce ne sont pas des figures ou des visions de l'âme, mais des phénomènes réellement vécus par l'être physique et moral. » (p. 137-138).

A partir de cette année 1873, tous les ans, en décembre, les mêmes événements se renouvelèrent pour la Mère Cécile :

* « Pendant la nuit de Noël, elle recevait chaque année dans ses bras l'Enfant-Dieu ; après l'avoir allaité, elle le déposait tour à tour dans les bras de ses fils dévoués ; chacun d'eux attendait cette faveur et bientôt, il apprenait, quoiqu'il n'eût rien vu, que la chose était arrivée. Ses filles étaient encore plus privilégiées ; quelques-unes d'entre elles, et j'en pourrais citer, recevaient de Madame le divin poupon et devaient aussi lui donner le sein. Elles décrivaient ensuite aux frères intimes les chastes émotions de cet allaitement virginal. »

Le comportement exact de la Mère Cécile durant ce drame annuel ne nous est malheureusement pas décrit : que faisait-elle, que disait-elle exactement dans ces moments ? Mimait-elle la grossesse, comme l'avait fait sa mère dans un cas plus terre-à-terre, que rappelle singulièrement le sien propre ? Ensuite, mimait-elle l'allaitement ? Eût-on pu la voir pouponner son nouveau-né subjectif ? Ou bien, tout se passait-il *intérieurement*, et l'eût-on ignoré à jamais, si elle n'en eût fait ensuite le récit ? Le texte de dom Sauton donnerait à un lecteur superficiel l'impression que tout se passait ouvertement, devant un public de moines et de moniales assemblés autour de la Mère Abbessé ; elle accouche, elle allaite, elle confie l'enfant aux uns et aux autres : on se représente le tableau sans effort d'imagination ! Mais il ne pouvait en être exactement ainsi, puisque tout se passait dans le cloître et que, certainement, les moines n'étaient pas là ; y avait-il, du moins, des moniales qui assistaient au drame ? Voyaient-elles quelque chose, a-t-on pu recueillir leur témoignage, ou n'a-t-on été informé que par le récit de l'abbessé ? L'Enfant était déposé « tour à tour dans les bras de ses fils dévoués », cela veut dire probablement que, le lendemain ou lors d'une entrevue quelconque, elle disait à l'un ou à l'autre : « J'ai déposé tel jour, à telle heure, l'Enfant entre vos bras », puis qu'il « apprenait, quoi qu'il n'eût rien vu, que la chose était arrivée. » Tout ce que nous aurions besoin de savoir à ce sujet est singulièrement peu précis dans le mémoire de dom Sauton ; les points justement qui, pour les psychologues, seraient les plus intéressants,

sont passés sous silence; le sujet du drame, certes, est étrange et curieux, quoique la Mère Cécile ne soit pas la seule mystique qui ait vécu les épisodes caractéristiques de la vie de la Vierge, mais il nous importe bien davantage à cause des conséquences que nous allons voir un peu plus loin.

3. L'importance du rôle que s'attribuait la Mère Cécile était telle qu'elle affirmait former une des quatre colonnes qui soutenaient l'Eglise, les trois autres colonnes étaient dom Guéranger, Pie IX et le cardinal Pie; elle portait même plus que sa part, évidemment, puisqu'elle avait hérité celle de dom Guéranger, et que, même, elle devait sans cesse se préoccuper de la seconde colonne, Pie IX, qui ne semblait pas toujours très solide; heureusement, elle pouvait le suivre continuellement : elle affirmait le voir, l'accompagner, vivre sa vie, et ce n'était pas sans grandes souffrances, morales et physiques. « Ah! disait-elle une fois, j'ai tant prié pour lui! Le diable le traquait, mais j'ai tenu bon. C'a été dur; j'ai bien souffert pendant huit jours; mais enfin ça y est; aujourd'hui, la partie est gagnée; je vais mieux. » Une autre fois, elle en fit une véritable maladie pendant laquelle Dieu lui permit de *biloquer* (p. 211-212), phénomène qui, tout comme les souffrances par substitution, n'est pas très rare dans la vie des grands saints : tout en paraissant rester dans son lit, elle se transportait, ou était transportée, au Vatican; elle put ainsi parler au pape et obtenir de lui la solution que Dieu voulait (p. 24-25). Personne, parmi ses fidèles, ne doutait de ces fonctions spirituelles « auxiliatrices » et « substitutrices » et dom Couturier écrivait à dom Gauthey, le 17 février 1878 :

« Ici se passent des choses qui vous intéresseront un jour, parce que je ne puis vous les écrire. Vous vous rappelez ce qui eut lieu à Sainte-Cécile à la mort de notre Père Abbé, par quelles souffrances elle dut passer pour adoucir les derniers moments de notre Père et préparer son âme, par quels travaux surtout elle dut ensuite s'épuiser pour remettre tout en place, raffermir l'union des âmes et préparer les jours heureux que nous avons traversés depuis trois ans.

« Or, aujourd'hui, depuis le 7 (février), les choses se passent presque de même, mais sur une plus grande échelle. Evidemment ce sont là les âmes par lesquelles Notre Seigneur gouverne son Eglise. Peu de choses lui sont montrées d'une façon précise, mais elle se sent attelée à des travaux pénibles qui concernent Rome, les cardinaux, le conclave. La prière faite en union avec elle, la Sainte Messe surtout, la soulagent un peu (p. 26). »

Après 1880, lorsque Pie IX et le cardinal Pie furent morts, l'abbesse se plaignit souvent que l'Eglise reposât désormais sur

elle seule : « Dieu, disait-elle, ne peut pourtant pas laisser tout porter sur moi. » (p. 27).

4. Nous avons vu que l'abbesse ne devait pas dépasser (d'après sa propre prédiction), « la plénitude de l'âge du Christ » : elle devait mourir vers le 12 octobre 1885. Mais des jours et des mois passèrent, et elle ne *parut* pas mourir... Comme, fort à propos, une autre religieuse, malade de la tuberculose, mourut à ce moment, la Mère Cécile déclara qu'il y avait eu substitution : « A la place de la Mère Abbessé, le Seigneur avait emmené sa fille Geneviève qui s'était offerte comme victime volontaire. » Mais une telle interprétation des faits pouvait sans doute paraître trop simple à des âmes avides de merveilleux : « Non contente de fournir cette explication, l'abbesse déclara que sa vie n'appartenait plus à l'ordre naturel ; son corps échappait aux infirmités mondaines, pour revêtir les propriétés de ce que la théologie appelle les *corps glorieux* » ; ce corps glorieux, toutefois, pouvait encore souffrir en qualité de victime volontaire. A dom Sauton, Madame montrait ses doigts et disait, en faisant jouer les articulations : « Voyez, ils n'ont plus que les apparences des doigts de chair, tout a la souplesse du caoutchouc, comme s'il n'y avait plus de nerfs, d'os, ni de chair. » (p. 129-130). Mais les propriétés du corps de l'abbesse semblaient modifiées assez peu pour que dom Couturier ne fût effleuré d'un doute et lui dit : « Qui me prouve, ma chère fille, que tout cela est vrai et ne se passe pas uniquement dans votre imagination ? » Dom Logerot déclara qu'elle frisait l'illuminisme... L'abbesse jugea que l'abbé était bien *terre à terre*, et que dom Logerot se laissait tenter par le diable (p. 35-36 ; p. 208).

5. On ne sait comment se limiter dans la description ou la simple énumération des phénomènes merveilleux présentés par une aussi sainte et aussi mystique personne : tout comme avant son entrée en religion (plus encore, peut-être), les faits les plus insignifiants de sa vie étaient interprétés par elle comme ayant une valeur ou une signification miraculeuse, et l'entourage était loin d'y contredire ; signalons encore qu'elle disait vivre dans la société des anges ; elle disait, à dom Sauton notamment, que les anges voltigeaient sans cesse autour d'elle : « Parfois même, ils m'assourdisaient à un tel point que je suis obligée de leur imposer silence. » Ces anges dicterent même à l'abbesse son traité *De l'Oraison*.

6. Il n'y a rien, ou du moins rien de précis et de concret, sur tous ces phénomènes miraculeux, dans ce fameux traité *De l'Oraison*. « C'est, écrit M. Houtin (p. 37), un puissant manuel de suggestion monodéiste. » Volontiers, je réserverais cette qualification de « manuel de suggestion monodéiste » aux *Exercices* de saint

Ignace de Loyola; on pourrait l'appliquer encore à la deuxième partie de l'*Introduction à la Vie dévote*, mais ces deux ouvrages ne ressemblent guère au traité *De l'Oraison*. C'est d'ailleurs un travail peu original : « Madame, dit très justement dom Sauton, s'inspire des auteurs mystiques. Sa fidèle mémoire lui permet de tirer profit de tous les matériaux dont elle use à profusion. Aussi, en général, se tient-elle en harmonie avec la doctrine théologique. De temps en temps seulement, certains mots accusent des tendances à de fausses théories; mais quelques corrections suffiraient à y porter remède. » (p. 236). On trouve surtout, dans ce traité, énormément de citations (de l'Écriture, en particulier, et du pseudo Denys l'Aréopagite) encadrées de développements assez vagues, parfois éloquents, dans lesquels il n'y a, pour le psychologue, pas grand'chose à glaner; celui pourtant qui entreprendrait une étude approfondie sur la psychologie de Jenny Bruyère, devrait reprendre cet ouvrage page à page et de très près, en y relevant les allusions que l'auteur ne manque pas d'y faire à son propre cas; mais c'est un travail qui n'est évidemment pas réalisable dans les limites de cet article.

De toutes les merveilles signalées ci-dessus, aucune n'appartient d'ailleurs en propre à la Mère Cécile; dans la vie de toutes les mystiques célèbres, vraies ou fausses, sincères ou non, on retrouve plus ou moins les mêmes événements, les mêmes discours, les mêmes interprétations; c'est plutôt dans ce qui va suivre que l'abbesse de Sainte-Cécile montre quelque originalité.

IV

La maternité miraculeuse que connut la Mère Cécile, par son identification avec la Vierge Marie, elle prétendit la renouveler, d'une façon à la fois symbolique et miraculeuse, à l'occasion de chacun des moines auxquels elle s'intéressa et qui furent ainsi, non seulement ses protégés, ses dirigés, ses fils spirituels, mais ses « enfants », ses nourrissons; elle prétendit les concevoir, les porter, les enfanter, les allaiter : « Ce ne sont pas, disait-elle, des figures ou des visions de l'âme, mais des phénomènes réels et réellement vécus pour l'être physique et moral. Chacun de mes fils m'a été donné pour la continuation de ce mystère. Il en est, hélas! qui me griffent au sein si cruellement que le lait qu'ils y prennent est tout teinté de sang. » Le lait qu'elle avait fourni au divin poupon, elle se disait appelée à le donner aux moines dans la continuation d'un mystère analogue... Cela est assez obscur, évidemment, car il y a quelque différence entre l'enfantement imaginaire qu'elle préten-

clait réaliser tous les ans, en décembre, et la prétention qu'elle émettait d'enfanter et d'allaiter mystiquement des poupons en chair et en os âgés de trente à trente-cinq ans. Mais elle spécifie bien qu'il s'agit là d'un « mystère » et, « dans le monde des réalités surnaturelles », notre logique humaine et notre bon sens terre à terre n'ont pas grand'chose à voir et à entendre.

Ce qui est parfaitement clair, c'est qu'à travers les grilles, les effusions mystiques devenaient vite très tendres et très sensuelles.

2. « Le 22 mars 1886, un moine de Saint-Pierre, dom Sauton, allait au parloir de l'abbesse pour solliciter d'elle le bienfait de sa direction. Dom Couturier lui avait conseillé cette démarche. Après une assez longue hésitation, il se rendait. Il ne voyait plus dans l'abbesse une femme, mais une sainte. Dom Sauton allait bientôt avoir trente ans... La direction à laquelle l'abbesse soumit dom Sauton suivit le cours naturel de ses idées. Un jour, elle lui apprit sa nouvelle naissance. Elle l'appela Tiburce, nom du beau-frère de sa sainte patronne. Elle le mit en rapports, — par visites au parloir et par lettres, — avec quelques-unes de ses filles, des âmes sœurs. Elle l'introduisit également auprès d'une femme du monde... qui habitait Solesmes. C'était son amie d'enfance... » (p. 41-42). Je passe sur les intrigues, les jalousies et les calomnies qui en résultèrent et qu'on lira avec intérêt dans le chapitre VIII de M. Houtin (p. 42-44); dom Sauton, dans la partie inédite de son mémoire, montre parfaitement comment la « maternité spirituelle » se transformait graduellement en maternité sentimentale, et comment la tendresse des relations se masquait plus ou moins sous un vocabulaire étrange que l'on prêterait plutôt à une nourrice qu'à une abbesse aux ambitions grandioses :

* « Le début paraît inoffensif :..... création de liens sous le couvert d'une charité toute surnaturelle, rien en soi de plus légitime, en effet, et parfois de plus charitablement chrétien..... Puis la note sentimentale s'éveille timidement, on la garde pour soi, avec le secret désir de trouver un écho, Elle se traduit bientôt, dès que l'on sait pouvoir être compris. La voici : « Mon « enfant », « mon cher petit enfant », préludes des hardiesses naïves que « l'enfant » va donner. Mais le cœur bat plus vite, les yeux prennent un éclat nouveau, ils ont parlé, ils ont tout dit : « Oh oui, je vous aime bien ! » Désormais l'obstacle est franchi ; mais cet amour naissant, qu'il soit sincère ou faux, a besoin d'un passe-port qui semble le légitimer, ce sera l'amour filial et l'amour maternel. Déjà l'enfant, malgré la double grille, baise la main de sa mère, et cette femme est-elle vraiment sa mère ? Ce n'est pas sans une certaine émotion que lui est donné ce gage d'une femme, car c'est une femme séparée de lui par une double grille. Ne sont-ils point dans la force de l'âge, ceux qu'elle invite à cette familiarité ? Quelques-uns pourront avoir triomphé

des revendications de la chair, étouffé ses révoltes, tout en conservant la candeur du jeune âge, ou Dieu leur a, peut-être, après de rudes labeurs, rendu les chastes tressaillements d'une âme virginale. Et voilà que, dans leur naïve confiance, ou mieux, dans leur ignorance du cœur humain, ils s'exposent, inconscients, à réveiller les luttes d'autan.

* « Poursuivons. Quels ébats pleins de charmes va prendre cet enfant sur les genoux de celle qu'il dit sa mère? Car il est bien son enfant, il est le fruit de ses entrailles, et le nouveau nom qu'il reçoit n'en est-il pas le témoignage vivant? » Vous êtes mon petit Tiburce. Mon René. « Mon Paul. Mon petit Jean. Mon bien-aimé, mon doux petit Tiburce, « ne craignez point, je suis votre mère Cécile. Cette vie à laquelle je « vous ai enfanté l'emporte beaucoup en valeur sur celle que vous tenez « de votre mère naturelle. Vous êtes à moi, vous êtes le fruit d'une « maternité toute virginale dont la libéralité divine m'a octroyé le privilège. Venez sur mes genoux, dormez dans mes bras, je vous suffirai « désormais, c'est à mon sein que vous puiserez ma propre substance. « Quoi de plus chaste que cet enfant qui se joue sur le sein de sa mère? « Ah! non, vous ne serez pas de ceux que le Seigneur me montrait en « m'initiant au *Mystère du lait* : Je les voyais me griffer le sein si cruellement que le lait qu'ils prenaient était teinté de sang. » Pourquoi faut-il qu'une double grille s'oppose brutalement aux désirs réciproques de la mère et de l'enfant? Mais qu'importent les grilles, barrières purement matérielles « aux réalités vivantes » de la vie mystique? Fermez les yeux, petit enfant, ne cherchez point à comprendre, la grille disparaît. De loin comme de près, la mère saura nourrir son fils, l'amour s'ingéniera et, par un procédé nouveau, le lait prenant une autre voie, ne tarira pas dans sa source ni dans la bouche du « petit bien-aimé ».

* Quel charmant bébé, on l'enveloppe de langes, on le câline, on le caresse. Pourquoi donc, à son âge de trente ans, n'a-t-il point, avec son ancienne existence, abdiqué le sexe masculin? Que de joies, quelles douces jouissances s'il pouvait prendre le voile et la guimpe. Le sort en est jeté. Il est et restera garçon et de charmantes petites sœurs l'enivreront des parfums de l'amour fraternel.

* « Qu'il n'aspire point à grandir, sinon tout serait perdu; la lutte parfois est vive et l'on est sur le point de secouer le joug pour chercher ailleurs un air plus pur, une vérité plus simple, une nourriture moins frelatée. C'est un rayon de lumière que bien vite on étouffe, et lorsque, grisée de récits mystiques, étiolée dans cette éducation féminine, cette pauvre âme semblera s'éveiller aux lumineuses clartés du monde mystique et, d'un seul bond parfois plongera son regard ravi dans les mystères qu'abrite le cloître de Sainte-Cécile, l'on en bénira la Providence, et chacun de redire : « Comme il a grandi vite! » il est « rendu »! Mais l'homme de trente ans y a laissé sa vie, ses forces, ses énergies, et si jamais vibrent en lui les cordes du dévouement, on lui dira : « Arrière, « c'est fini! »

* « Cette page d'histoire, plusieurs moines de Solesmes pourraient l'écrire s'ils faisaient un jour leurs mémoires. »

Etant docteur en médecine, dom Sauton pouvait entrer dans le monastère des femmes : Tiburce fréquenta la cellule de la Mère Abbesse; ils y eurent des rendez-vous secrets. Elle lui disait :

« Pauvre petit Tiburce, que vous seriez bien ici avec votre maman !
« Je vous ferais un petit nid dans ce petit coin, vous n'en sortiriez pas.
« Oh ! votre présence ne troublerait pas votre maman, et nous ferions
« bon ménage. » Et voyant que je buvais ses paroles comme « du lait, dit
« dom Sauton, elle ajouta sur un ton câlin : » « Oui, je mettrais mon
« petit Tiburce dans un bon petit nid, on lui donnerait un voile, une
« guimpe, ce serait ravissant. »

3. Quelles furent les causes de la rupture entre dom Sauton et l'abbesse? Il y eut les griefs qu'il eut contre elle et les griefs qu'elle eut contre lui. Le petit Tiburce prit un jour la sainte en flagrant délit de mensonge; d'autre part, il fut extrêmement froissé (et cela est bien légitime) lorsqu'il apprit qu'elle racontait à ses autres « nourrissons mystiques » ses confidences intimes, qu'elle avait communiqué ses lettres, qu'elle avait révélé ce nom de « Tiburce » destiné, selon leurs conventions, à demeurer secret (P. 124-125), qu'elle se moquait de lui avec ses autres fils et filles, comme elle s'était moquée d'eux avec lui. * « Elle dévoilait mon nom de Tiburce, écrit-il, et se défendait d'en avoir jamais parlé. Elle livrait mes lettres qu'elle avait promis de ne montrer à personne, et prétendait n'avoir jamais violé le secret promis. J'en ai trouvé dernièrement une nouvelle preuve irrécusable ; elle s'était servie du verso laissé en blanc d'une de mes lettres confidentielles pour écrire à quelqu'un, et ce quelqu'un ne pouvait pas ne pas lire mes lignes ! » Le grief qu'elle eut contre lui fut qu'un jour il lui laissa entendre qu'elle était « une malade » (peut-être comprit-elle trop bien qu'il pensait une « hystérique ») et qu'elle devrait se soigner sérieusement.

Il ne semble pas que, dans cette idylle mystico-sentimentale, il y ait rien eu de plus que ce que dom Sauton raconte; en style profane, nous dirons qu'après une courte résistance, cette femme l'avait séduit, qu'il l'avait naïvement aimée; assez brusquement déçu, lorsqu'il comprit que, sans franchise ni sincérité, elle s'était jouée de lui, il se mit à la haïr. A partir de ce moment, il ne fut plus qu'un témoin, sincère sans doute, mais passionné, et il nous apparaît tel, d'un bout à l'autre de son mémoire qui pourrait être assez justement qualifié de réquisitoire.

4. Cet étrange roman des « enfants mystiques », vécu, prolongé, pendant plusieurs années, nous montre combien il serait peu exact de se représenter une « sainte » de ce genre, évoluant d'une

manière autonome et spontanée, isolée en quelque sorte au milieu des moines et des moniales qui assisteraient en simples spectateurs aux divers prodiges qu'elle manifeste ou qu'elle annonce; nulle part on n'aperçoit mieux l'action parallèle, la collaboration du thaumaturge et de son milieu. Que l'on admette chez la Mère Cécile la fraude, la maladie, la sincérité, son cas peut paraître moins étonnant au public profane que celui des bonnes gens se fiant à elle, croyant à la réalité des merveilles qu'elle racontait, se prêtant aux rôles qu'elle leur distribuait, croyant à sa mission exceptionnelle, convaincus enfin de sa sainteté... Car sa sainteté fut admise, presque sans dissidences, jusqu'aux scandales de 1893 et, en dépit de ces scandales, beaucoup de « céciliens » ont persisté dans leur conviction. Comment tous ces moines, tous ces prêtres, sans compter nombre de pieux laïques, ont-ils pu ajouter foi à de pareils contes de fées? L'enchantement de cette magicienne paraît moins extraordinaire à mesure que l'on se rend mieux compte de certaines particularités du milieu dans lequel elle opérait.

Et d'abord, le manque de discernement des « saintes gens » à l'égard des femmes n'est pas rare : on en trouverait cent exemples; dom Chamard (une gloire de Solesmes) ne crut-il pas parvenue à un haut degré de vue mystique une de ses philothées, jeune mère de trois enfants qui se faisait passer pour veuve et qui était ce que l'on appelle vulgairement une « femme entretenue »? « Mais, dit M. Houtin, elle savait par cœur Donoso Cortès et Louis Veuillot. » (p. 23, n. 1).

L'absence particulièrement remarquable d'esprit critique dans le milieu de Solesmes tenait d'ailleurs à des causes particulières. Dom Guéranger, dont l'enseignement, le souvenir et la tradition animaient les monastères de Saint-Pierre et de Sainte-Cécile, précisément lorsque la Mère Cécile faisait ses débuts, était un homme qui, selon l'expression de M. Houtin, « craignait toujours de ne pas croire assez ». « S'il admettait théoriquement la nécessité de la critique, il ne l'appelait pas moins « la loi odieuse ». Les infiltrations de bon sens qui s'étaient produites dans le catholicisme français durant les trois siècles précédents l'exaspéraient; il se posa en défenseur d'une piété moyenâgeuse. Il affectionnait les miracles les plus étranges, comme la lactation de saint Bernard, et les contes des visionnaires Marie d'Agréda et Catherine Emmerich. Il médita les ravissements des saintes Madeleine de Pazzi, Brigitte, Mechtilde et Gertrude. Les grâces divines qui avaient été octroyées à ces saintes, dom Guéranger croyait (assez logiquement d'ailleurs) que Dieu les accordait et les accorderait toujours. Sainte Gertrude raconte que souvent Jésus posa sur sa bouche un très doux baiser,

et jusqu'à dix fois dans l'espace d'un psaume, qu'il lui donna son cœur et même qu'ils échangèrent leurs cœurs. Pour dom Guéranger et ses disciples, ces phénomènes devaient se reproduire en faveur de tous ceux et de toutes celles qui le mériteraient et y seraient disposés. » (p. 5-6). Ce que l'on était par avance disposé à accepter sans la moindre hésitation, c'était donc, non pas le « naturel », mais le « surnaturel »; et le surnaturel de la Mère Cécile n'était peut-être pas plus naïvement romanesque que celui des hagiographies; on peut ajouter que son jargon mystico-sensuel, si inattendu qu'il puisse paraître à des esprits rassis, était justement ce qui pouvait le mieux séduire des moines sans esprit critique dont l'imagination était troublée et dévoyée par la chasteté. Les nourrissons mystiques, bien vite, se gorgèrent avidement de ce surnaturel et, lorsqu'elle ne leur en fournissait pas assez abondamment, ils en fabriquaient, de la meilleure foi du monde :

« Lui disais-je, raconte dom Sauton (p. 129), que je croyais avoir vu, durant la messe de minuit, quelque chose de blanc sur ses genoux, sans doute le petit Enfant de la crèche? *Quel petit Tiburce!* me répondait-elle pour me confirmer dans mon illusion, *il a des yeux qui découvrent tous les secrets de sa mère Cécile!* Plus tard, durant les leçons prophétiques du Samedi-Saint, assis sur les degrés de l'autel et faisant face à ces dames, je me mis à penser, dans mes rêveries mystiques, que je traversais la grille pour me réfugier à côté de ma mère; et lorsque je lui en fis le récit, elle ajouta : *C'est vrai, mon petit Tiburce, pour vous il n'y a plus de grille; je vous faisais sauter sur mes genoux, et c'est bien là qu'est votre place, n'est-ce pas?* »

On aurait pu attendre de dom Sauton qu'il résistât mieux qu'un autre à cette crédulité endémique, parce qu'il avait fait des études médicales. Mais l'expérience de chaque jour montre que certains esprits, malgré de longues années d'études médicales, restent complètement imperméables à l'esprit scientifique; on peut d'ailleurs être un médecin instruit, et même un clinicien passable, sans être pour cela capable d'appliquer aux faits de la vie courante les méthodes que l'on pratique instinctivement ou par routine dans les choses de la profession; bien mieux, n'avons-nous pas vu des savants de premier ordre, des biologistes éminents, se laisser duper comme des enfants et ajouter foi à de grossiers prestiges mis en jeu par de médiocres thaumaturges de profession? Mais, au monastère de Saint-Pierre, il y avait autre chose que la crédulité endémique et contagieuse, il y avait une pression régulière et presque systématique exercée sur les esprits. Dom Sauton raconte qu'au début, l'Abbesse ne lui plaisait point : il lui trouvait « une physionomie de chat-tigre »; il redoutait en outre « l'adultère de l'es-

prit », et enfin, dans cette atmosphère exaltée et bizarre, le médecin, en lui, disait au religieux : « *Tu deviendras fou, ici!* » S'il faut l'en croire (et ce qu'il raconte à ce sujet n'a rien que de vraisemblable), ce n'est donc ni par goût, ni par besoin de direction ou d'affection que dom Sauton se confia à l'Abbesse. L'abbé lui avait dit : « Elle est puissante sur le cœur de Notre-Seigneur; mieux que moi, elle saura vous conduire à lui ». Et il s'était livré « pieds et poings liés » à la fille spirituelle de dom Guéranger, à l'épouse du Christ. Et plus tard, devenu Tiburce, ayant accepté d'être l'« enfant au maillot », le « petit oiseau sortant de l'œuf », s'il semblait par moments sur le point de se ressaisir et d'entrevoir « le ridicule de cette équipée », ce n'était que pour de courts instants, car il ne se reconnaissait pas le droit de juger les paroles et les actes de celle qu'autour de lui l'on considérait comme « une sainte »; « l'esprit d'obéissance, écrit-il (p. 141), m'avait seul conduit vers l'abbesse, et Dieu pouvait-il permettre que l'obéissance à mon supérieur légitime me plongeât dans l'illusion et l'erreur? » Et ce qu'il distinguait, dans toute cette affaire, de choquant pour un homme de bon sens, il l'expliquait en disant : « Le monde surnaturel n'est-il pas rempli de mystères que l'on ne peut sonder? »

L'abbesse d'ailleurs savait sans relâche les influences possibles de l'abbé et des autres pères, sans épargner même ses autres fils spirituels, ni même dom Fromage qui l'appelait pourtant dans ses lettres « ma douce maman »; elle, au milieu de ses intimes, l'appelait avec ironie *dom Caseus*. « Dom Caseus, disait-elle, est un pointu tellement aigre, qu'une seule goutte de son sang suffirait à faire tourner une barrique de lait » (p. 115), et les moniales ne se privaient pas de le traiter avec mépris, elles aussi, se détournant quand il passait, et murmurant : « Le Fromage, quel Fromage! Grand Dieu! Quel Fromage! Est-il aigre!... » (p. 117).

En revanche, l'admiration et l'on peut même dire le culte de l'abbesse, étaient *organisés* à l'abbaye Saint-Pierre : il y avait un véritable *dressage* des nouveaux arrivants. Dom Sauton avait constaté rapidement que les modèles proposés aux jeunes moines étaient l'abbesse et ses filles; dom Logerot auquel avait été confiée, dès 1879, l'importante charge de *maître des novices* était incapable de travail scientifique et *affamé de merveilleux*.... Il introduisit au noviciat un esprit nouveau; avec lui commença une nouvelle ère. Ceux qu'il forma s'appelèrent *les Jeunes*, les profès d'auparavant furent *les Anciens*. La caractéristique des *Jeunes* était une absolue vénération pour l'abbesse, et un dédain plus ou moins manifeste pour les *Anciens* » (p. 13). Il était entendu que l'Abbesse était destinée à jouer un rôle capital dans l'œuvre

de Solesmes : * « C'est pourquoi, dit dom Sauton, elle charge dom Logerot d'édifier les novices sur ce point en attendant qu'elle intervienne directement auprès des moines pour les établir dans cette persuasion. Malheur à ceux qui oseront élever un doute sur sa mission et sur sa haute sainteté, son orgueil blessé saurait en tirer vengeance... »

V

1. Dom Sauton, revenu de ses illusions, se montre fort scandalisé du langage et des métaphores mystiques employés par la Mère Cécile; il est assez étonnant que ce moine qui avait pourtant dû lire les principaux mystiques orthodoxes, ne paraisse pas avoir remarqué le caractère très fréquemment érotique de leur langage et de leurs images et qu'il réserve sa surprise et sa pudeur effarouchée exclusivement pour l'abbesse; il y a là pourtant un élément qui ne manque jamais tout à fait chez les mystiques les plus classiques. A chaque page presque, on y rencontre les termes d'amant, d'époux ou d'épouse, de baiser, etc. M. Maxime de Montmorand, dans un livre fort remarquable d'ailleurs (1), pense justifier cette particularité un peu déconcertante en disant que les mystiques « ne pouvaient s'exprimer autrement qu'ils l'ont fait. Divin ou humain, l'amour n'a qu'une langue, et même, il n'a qu'un mot : si éthérées que soient ses aspirations, elles ne sauraient se formuler que dans les termes qui s'appliquent aux affections charnelles ». Cette excuse (s'il s'agit d'une excuse) est bien insuffisante : le plus souvent, l'« amour humain » s'exprime avec beaucoup plus de pudeur et de discrétion que n'en laissent paraître la plupart des mystiques.

Ce qui est plus exact c'est que, comme le fait remarquer M. de Montmorand, les mystiques trouvent cette rhétorique de l'amour, proposée, pour ainsi dire, à leur imitation dans le *Cantique des Cantiques* : la plupart de leurs effusions amoureuses ne sont que la paraphrase du texte sacré; or, dès le troisième siècle, Origène expliquait intégralement de façon allégorique le *Cantique des cantiques*, comme étant l'épithalame de l'Eglise avec son céleste Epoux, le Verbe incarné; cette interprétation, devenue traditionnelle, donne évidemment aux mystiques toute licence pour se servir du même langage passionné (Cf. Montmorand, p. 67-68). La Mère Cécile, comme les autres, n'y a pas manqué :

* « Dans ses *Résumés de Conscience*, écrit dom Sauton, elle

(1) *Psychologie des mystiques catholiques orthodoxes*, Paris (Alcan) 1920, in-8°, IX-262 pages.

exerce sa plume à décrire ce que signifient le corps et les parties du corps dont parle le *Cantique des Cantiques*. Une autre fois, elle développe le mystère du *Thalamus*. Après une longue peinture de la beauté plastique de son Royal Epoux, elle ajoute cette phrase textuelle : *Comment s'étonner que, dès ce monde, quand l'Amour se montre ainsi à sa Psyché, elle soit à jamais invulnérable à toute autre beauté* ». Et le pudique dom Sauton n'est pas moins indigné de ce que la Mère Cécile parle du « baiser sur la bouche », de l'*osculum oris*; mais, *osculetur me osculo oris sua*, il ne peut l'ignorer, c'est le début du *Cantique des Cantiques*, et ce qui suit immédiatement dans le texte sacré n'est pas moins digne de scandaliser : *quia meliora sunt ubera tua vino*. Ainsi que le fait remarquer M. de Montmorand, « ce texte, beaucoup d'entré les mystiques — notamment saint Bernard et sainte Thérèse — l'ont directement commenté, et ils s'évertuent à en faire ressortir la signification mystérieuse » : La Mère Cécile, en commentant le premier verset du *Cantique*, ne faisait qu'imiter sainte Thérèse qui l'a étudié de très près : « Il doit y avoir, dit-elle, de grandes choses, de profonds mystères, dans ces paroles ». Sainte Thérèse semble se rendre compte que le langage du *Cantique* est quelque peu étrange et pourrait prêter à scandale, que l'assimilation à un mariage de l'union entre Dieu et l'âme a quelque chose de grossier (*Château intér.*, 5^e dem., chap. IV); mais elle élabore tout de même des paraphrases telles que celle-ci : « Lorsque ce très riche Epoux veut communiquer aux âmes les plus grands trésors et leur faire sentir plus intimement son amour, il se les unit d'une manière si étroite qu'elles sont comme une personne que l'excès du bonheur et de la joie fait défaillir; il leur semble alors qu'elles sont suspendues en ces bras divins, collées à ce divin côté, à ces mamelles divines : elles ne savent que jouir, sustentées qu'elles sont par ce lait divin dont leur Epoux les nourrit ». (Fragm. du livre sur le *Cantique des Cantiques*, chap. IV). On ne lit en somme rien de plus scabreux dans les textes de la Mère Cécile que nous a transmis dom Sauton.

De cette comparaison, je ne voudrais pas conclure qu'il n'y eût rien que de purement verbal, rien que des symboles et des figures de rhétorique, dans les textes d'apparence érotique de la Mère Cécile et dans ceux des mystiques classiques, — mais je ne voudrais pas conclure inversement que son mysticisme, ou le mysticisme religieux en général fussent une forme de l'érotisme, ou qu'ils impliquent, d'une façon générale, l'entrée en jeu de phénomènes sexuels; la question est extrêmement complexe; elle a été souvent abordée et je ne crois pas que l'on puisse la considérer

comme résolue; mais l'on ne peut contester le caractère nettement érotique du langage qu'emploient les uns comme les autres, et la Mère Cécile, à ce point de vue, ne semble d'abord pas s'éloigner sensiblement de la tradition.

2. M. Maxime de Montmorand, qui paraît n'avoir jamais entendu parler de la Mère Cécile, avait remarqué que les mystiques, « au vocabulaire des amants, adjoignent celui des mères et des nourrices ». On peut en effet trouver, dans saint François de Sales, une grande partie des métaphores puériles et du vocabulaire « de nourrice » qui étonnent et scandalisent chez la Mère Cécile.

Et d'abord, là aussi, il y a un symbolisme spécial, le *symbolisme du lait*, dont la Mère Cécile, avec plus ou moins de fantaisie personnelle, peut-être, a fait le « mystère du lait »; dans son *Traité de l'Amour de Dieu*, le grand écrivain nous explique que « le lait, qui est une viande cordiale, toute d'amour, représente la science et la théologie mystique, c'est-à-dire le doux savourement provenant de la complaisance amoureuse que l'esprit reçoit lorsqu'il médite les perfections de la Bonté divine : mais le vin signifie la science ordinaire et acquise, qui se tire à force de spéculation sous le pressoir de plusieurs arguments et disputes. Or le lait que nos âmes succent es mamelles de la charité de Notre-Seigneur, vaut mieux incomparablement que le vin que nous tirons des discours humains ». (Liv. V, ch. II) D'autre part, il aime « la comparaison de l'amour des petits enfants envers leurs mères », dit-il, à cause « de son innocence et pureté »; aussi en use-t-il, et abuse-t-il même un peu de ce genre de figures :

« Comme on voit un petit enfant affamé si fort collé au flanc de sa mère et attaché à son tétin, presser avidement cette douce fontaine de suave et désirée liqueur, de sorte qu'il est avis qu'il veuille ou se fourrer tout dans le sein maternel, ou bien tirer et sucer toute cette poitrine dans la sienne : ainsi nostre âme toute haletante de la soif extrême du vray bien, lorsqu'elle en rencontrera la source inépuisable en la divinité, ô vray Dieu! quelle sainte et suave ardeur à s'unir et joindre à ces mamelles fécondes de la toute bonté, ou pour estre tout abismés en elle, ou afin qu'elle vienne toute en nous! » (*Traité de l'Am. de Dieu*, Liv. III, chap. X, fin).

« Voyés donc ce beau petit enfant auquel sa mère assise présente son sein. Il se jette de force dans les bras d'icelle, ramassant et pliant tout son petit cors dans ce giron et sur cette poitrine amiable; et voyés réciproquement sa mère, comme le recevant, elle le serre, et par manière de dire le colle à son sein, et le baisant joint sa bouche à la sienne. Mays voyez derechef ce petit poupon apasté des caresses maternelles, comme de son costé il coopère à cette union d'entre sa mère et lui; car il se serre aussi et se presse tant qu'il peut pour luy même sur la poitrine

et le visage de sa mère, et semble qu'il se veuille tout enfoncer et cacher dans ce sein agréable duquel il est extrait.... Ainsy donq, Théotime, Nostre Seigneur montrant le très aimable sein de son divin amour à l'âme dévote, il la tire toute à soy, la ramasse, et, par manière de dire, ii replie toutes les puissances d'icelle dans le giron de sa douceur plus que maternelle; puis, bruslant d'amour, il serre l'âme, il la joint, la presse, et colle sur ses lèvres de suavité et sur ses délicieuses mammelles, la baisant du sacré *baiser de sa bouche*, et lui faisant savourer ses tétins *meilleurs que le vin...* » (Id. Ibid., L. VII, chap. I).

« N'avez-vous jamais pris garde, Théotime, à l'ardeur avec laquelle les petits enfans s'attachent quelquefois au tétin de leurs mères, quand ils ont faim? On les void, grommellans, serrer et presser de la bouche le chicheron, suçans le lait si avidement, que mesme ils en donnent de la douleur à leurs mères. Mais après que la fraischeur du lait a aucunement appaysé la chaleur appétissante de leur petite poitrine, et que les agréables vapeurs qu'il envoie à leur cerveau commencent à les endormir, Théotime, vous les verriez fermer tout bellement leurs petitx yeux, et ceder petit à petit au sommeil, sans quitter néanmoins le tétin, sur lequel ilz ne font nulle action que celle d'un long et presque insensible mouvement de lèvres par lequel ilz tirent toujours le lait qu'ils aient imperceptiblement : et cela ilz le font sans y penser, mais non pas certes sans plaisir : car si on leur oste le tétin avant que le profond sommeil les ait accablés, ils s'esveillent et pleurent amèrement, tesmoignans en la douleur qu'ils ont en la privation, qu'ils avaient beaucoup de douceur en la possession. Or, il en est de mesme de l'âme qui est en repos et quiétude devant Dieu; car elle succe presque insensiblement la douceur de cette présence, sans discourir, sans operer et sans faire chose quelconque par une de ses facultés, sinon par la seule pointe de la volonté qu'elle remue doucement et presque imperceptiblement, comme la bouche par laquelle entre la délectation et l'assouvissement insensible qu'elle prend à jouyr de la presence divine. Que si on incomode cette pauvre petite pouponne, et qu'on lui veuille oster la poupette, d'autant qu'elle semble endormie, elle monstre bien alhors qu'elle dorme pour tout le reste des choses, elle ne dort pas néanmoins pour celle là; car elle apperçoit le mal de cette séparation, et s'en fache, montrant par là le plaisir qu'elle prenait, quoique sans y penser, au bien qu'elle possédait. La bienheureuse Mère Thérèse ayant escrit qu'elle treuvait cette similitude à propos, je l'ai ainsi voulu déclarer. » (Id., *ibid.*, Liv. VI, chap. IX, début).

On sent que tout le roman vécu (ou joué plutôt) des nourrissons mystiques peut avoir été imaginé peu à peu par déformation de l'idée et du symbole contenus dans ces passages exquis de saint François de Sales; il est probable que la Mère Cécile avait lu le *Traité de l'Amour de Dieu*, il est douteux que son intelligence assez vulgaire ait été capable d'en sentir le charme; si elle s'en est inspirée, elle n'en a pas réalisé un développement, mais une

caricature. Mais pour sa défense, on pourrait dire qu'elle n'est pas la seule mystique qui soit tombée dans un puérilisme niais :

Vice et vertu surpasse
Un enfant comme moi.
Comme au maillot je suis en grâce,
Sans honte, sans crainte et sans loi.

A peine je bégaie,
Je ne sais pas mon nom,
Je pleure, je ris, je m'égaie,
Je ne crains que maman téton.

La main qui dans l'enfance
Sut me mettre au berceau
En dépit de toute prudence
Me bercera jusqu'au tombeau....

Ces petits vers ne sont pas d'un élève de la Mère Cécile : ils sont de Fénelon (1).

VI

Le problème fondamental qui se pose touchant la psychologie de Jenny Bruyère est un problème médical, ou, si l'on veut, médico-psychologique : était-elle ou non une malade ? L'opinion de dom Sauton, médecin, n'est, sur ce point pas douteuse : l'expression « malade » revient un très grand nombre de fois dans les chapitres du rapport publiés par M. Houtin, et cette opinion motive l'existence même du chapitre resté inédit ; en outre, sans être parfaitement clair et explicite sur ce point, dom Sauton a tendance, dans tout le rapport et indépendamment du diagnostic d'ensemble, à considérer comme symptômes d'une sorte de *nymphomanie* certains discours qui, ainsi que nous l'avons vu, ne sont pas spécialement propres à cette mystique. Comme il existe, en outre, dans la partie inédite, une rubrique spéciale intitulée « excitabilité génésique », j'insisterai sur ce point particulier ; enfin, comme la Mère Cécile disait avoir eu des visions, il convient de se demander s'il ne s'agit pas là d'hallucinations, et quatre questions se posent, en somme, auxquelles je vais tâcher de répondre : Jenny Bruyère était-elle une aliénée ? — Était-elle nymphomane ou en proie à quelque trouble psychique analogue ? — A-t-elle eu des hallucinations ? — Que faut-il penser du diagnostic d'ensemble porté par dom Sauton ?

(1) *Poésie spirituelle* n° XII bis, publié in : Maurice Masson. — *Fénelon et Mme Guyon*. Paris (Hachette) 1907, in-16. Page 356.

1. Je ne crois pas qu'un aliéniste sérieux puisse s'arrêter, même un instant, à cette hypothèse que la Mère Cécile ait été ce que l'on appelle proprement une « aliénée », c'est-à-dire une malade en proie, soit à une psychose aiguë ou subaiguë, soit à un délire chronique, soit à une affection démentielle. Nous pouvons éliminer immédiatement le diagnostic d'affection démentielle, car rien ne nous permet de supposer que son intelligence ait été en s'affaiblissant, ou ait subi à un moment donné un affaiblissement quelconque, — du moins avant sa dernière maladie, qui est en dehors de notre sujet et sur laquelle nous n'avons que des renseignements vagues; d'ailleurs, les idées mystiques, lorsqu'elles apparaissent dans les affections démentielles, sont, sauf de très rares exceptions, mobiles et passagères. Pour des raisons analogues, c'est-à-dire fondées sur l'évolution de son esprit, nous devons éliminer le diagnostic d'affection aiguë ou subaiguë, c'est-à-dire d'une affection ayant eu un commencement, une période d'état, une fin, et cela en quelques mois, ou tout au plus en quelques années. Resterait l'hypothèse d'un délire chronique évoluant pendant la vie entière, à la façon, par exemple, du « délire chronique à évolution systématique ». Mais cela ne cadrerait pas du tout avec l'adaptation de notre malade (si c'est une malade) au milieu, aux circonstances, aux individus : cette adaptation, dans les délires chroniques, peut se faire à peu près correctement au début, en dépit des convictions délirantes, mais elle se fait de plus en plus mal, à mesure que la malade avance en âge et que ses convictions délirantes s'étendent et se compliquent.

2. Nous avons vu déjà que le langage figuré, à tournure érotique, employé par la Mère Cécile, ne lui appartenait pas en propre, mais était dans une certaine mesure celui des grands mystiques; il est donc évident qu'il ne témoigne pas de préoccupations qui lui soient spéciales et qui soient nécessairement dues chez elle à un état pathologique.

A la vérité, cette femme paraît être toujours restée parfaitement maîtresse d'elle-même au point de vue passionnel et au point de vue sentimental; on a l'impression qu'avec chacun de ses fils spirituels, elle jouait froidement la comédie; les ruptures qui eurent lieu se produisirent pour des causes qui, en elles-mêmes, n'avaient non plus rien de passionnel: l'abbesse ne se détachait pas de ses « fils » pour des motifs de jalousie ou de froideur, mais par vanité blessée, par dépit, parce qu'ils semblaient tenter d'échapper à son emprise intellectuelle et morale et de se soustraire à sa direction; tout cela était plutôt en rapport avec un caractère vaniteux et autoritaire qu'avec un tempérament sensuel.

Est-ce à dire qu'il faille, de toute cette affaire, éliminer tout élément sexuel? En ce qui concerne les moines, les « fils » de la mère abbesse, il est évident que non et que, en même temps qu'elle se jouait d'eux, elle les affolait; dom Sauton, plus ou moins clairement, avoue avoir été sincèrement épris, et dom Fromage apparaît comme un bon type d'amoureux fervent, bafoué, tenace et un peu ridicule. Mais c'est plutôt l'état d'âme de la Mère Cécile elle-même que nous avons entrepris de définir; toutes ses manifestations de tendresse « maternelle » étaient-elles purement verbales, tous ses commentaires mystiques directement ou indirectement inspirés par le *Cantique des Cantiques* n'étaient-ils qu'une vaine rhétorique? Cela est peu vraisemblable, et, quelle que soit l'hypothèse à laquelle on s'arrête sur les racines physiologiques du mysticisme en général, la froideur complète serait en contradiction avec la marche habituelle des faits. On sait que, au cours de certains états d'excitation ou d'émotion d'origine quelconque, les organes sexuels peuvent, dans une certaine mesure, entrer en activité et contribuer à faire naître une jouissance intense sans que le sujet se rende nécessairement compte de cette participation; de même, des perceptions ou des images qui n'ont en elles-mêmes rien de sexuel peuvent éveiller l'activité des organes génitaux; l'excitation douce qui donne souvent un si puissant attrait aux « rêveries continuées » des jeunes filles ou des adolescents, est sans doute généralement (et quel que soit le sujet de la rêverie) due à une légère activité concomitante des organes en question; chez ceux qui, d'autre part, sont déjà initiés à une vie sexuelle plus ou moins normale, ces *ruminations* deviennent souvent *clairement* lascives; pour ceux qui n'y sont pas encore initiés, l'activité spéciale en question existe tout de même, mais sa véritable nature demeure ignorée du sujet; cela est vrai surtout chez la femme, et, en particulier, chez la femme vierge, mais cela peut s'appliquer à l'homme lorsqu'il se trouve dans des conditions analogues, et je crois qu'il en est précisément ainsi chez certains mystiques des deux sexes. En somme, à mon avis, et jusqu'à plus ample informé, si l'on observe chez la Mère Cécile des préoccupations et des *ruminations* ayant un caractère plus ou moins sexuel, il y a là, non pas une cause, mais un effet; cela n'explique ni son langage ni ses actes, mais cela a pu se développer au contraire (et sans qu'elle s'en soit rendu compte clairement) à la suite de son entraînement à la méditation, à la « rêverie continuée » mystique, et à la suite de ses relations sentimentales avec ses protégés; cela n'excéderait d'ailleurs pas ce que l'on peut attendre en ce genre d'une femme normalement constituée et de tempérament « moyen », vivant dans le cloître, mais en rapports

quotidiens avec des hommes jeunes qu'elle voit à travers la double grille.

D'autre part, si son langage et ses attitudes diffèrent de ce que l'on observe chez les grands mystiques, c'est surtout par un certain manque de mesure qui n'est pas très facile à définir, et par le mauvais goût; le mauvais goût des allégories dont elle se sert constamment pour traduire ses sentiments (sincères ou non) à l'égard de ses protégés témoigne surtout d'un certain degré de *sottise* : il y a dans ces sortes de romans vécus ou plutôt joués, un « dévergondage d'imagination » ridicule et extrêmement niais, plutôt que la traduction à demi retenue de mouvements passionnés réels, sincères et exagérés. Le mauvais goût de son puérilisme symbolique est poussé si loin que l'on se demande si, parfois, abusant de la naïveté de ses partenaires, elle ne se moquait pas, au fond, des incidents divers de ses « maternités mystiques »; n'écrivait-elle pas à dom Sauton, au sujet de dom Fromage : « Dom Caseus est un pisseux qui me fait sur les genoux; je ne puis le tenir un instant sans qu'il y laisse des traces de son passage! »

3. Les visions dont j'ai donné le récit étaient-elles des hallucinations de la vue?

En règle générale, il est impossible de faire le diagnostic d'hallucination d'après le contenu seul des représentations envisagées, c'est-à-dire de ce qui est vu, s'il s'agit de représentations de la vue, d'après ce qui est entendu, s'il s'agit d'hallucinations de l'ouïe. Je crois avoir montré autrefois que le caractère hallucinatoire ne dépend pas nécessairement de l'abondance et de la précision des détails discernables dans le tableau présent à l'imagination; une représentation très précise et très détaillée n'est pas plus voisine de l'hallucination qu'une représentation relativement simple (1).

Il serait donc tout à fait arbitraire de soutenir que les visions de la Mère Cécile n'étaient pas des hallucinations parce que les récits que nous en possédons ont un certain caractère vague, parce qu'au lieu de détails précis et positifs, ils contiennent plutôt des impressions esthétiques ou sentimentales, telles que, par exemple : « Oh! que Marie était belle! Tout ce que la pureté virginale a de plus précieux, de plus velouté, de plus innocent, rayonnait autour d'elle. » Il ne faut d'ailleurs pas demander au malade qui décrit une hallucination plus de détails précis qu'il ne serait capable (par éducation ou par tournure naturelle d'esprit) d'en donner sur un objet matériel qu'il a réellement vu.

Le plus important, ce sont les circonstances d'apparition de

(1) Cf. Eugène BERNARD LEROY, *Nature des hallucinations*, in : *Revue philosophique*, juin 1907 (XXXII^e année, n^o 6, p. 593-619).

l'hallucination. L'hallucination type (et je pense ici particulièrement aux hallucinations de la vue) est celle qui apparaît au milieu de perceptions normales, dans le décor, en quelque sorte, du monde extérieur vrai, et tandis que les sens semblent fonctionner normalement; nous possédons alors le plus souvent un ensemble de faits qui sont de la plus grande importance pour le diagnostic, à savoir, le « comportement » du malade; si je le vois prêter l'oreille, avoir l'air de comprendre ce que lui dit une voix, et surtout, y répondre, je suis certain, ou à peu près certain, sans qu'il me l'ait avoué, qu'il a une hallucination de l'ouïe; de même, si je le vois éviter soigneusement de s'asseoir sur sa chaise qu'il croit occupée par un personnage imaginaire, c'est qu'il a une hallucination de la vue. Les hallucinations oniriques se présentent tout autrement; chacune d'elles n'est qu'un élément d'un tissu continu de phénomènes hallucinatoires; il n'y a plus de décor vrai, il semble que les sens soient fermés aux réalités extérieures; dans ces cas, les renseignements à tirer du « comportement » peuvent manquer totalement. Si nous nous reportons aux descriptions de la Mère Cécile, nous voyons qu'il ne peut évidemment être question que d'hallucinations de ce second genre; ce qu'elle décrit plus ou moins vaguement, c'est une sorte d'état de rêve pendant lequel elle avait plus ou moins (nous n'avons pas de renseignements précis là-dessus) perdu la notion du monde extérieur. Mais, ceci étant admis, est-il probable que les phénomènes qu'elle décrit fussent des hallucinations? Ce qui ne manque jamais, quel que soit le genre des hallucinations, c'est leur caractère involontaire, ou plus exactement, automatique, le fait qu'elles apparaissent le plus souvent d'une façon inopinée, le fait surtout que le patient est incapable d'analyser, ou plus exactement de faire surgir à volonté les détails; qu'il s'agisse des hallucinations des vésaniques, des hallucinations hypnagogiques, des hallucinations du rêve, toute tentative pour concentrer l'attention sur un détail n'aboutit qu'à faire disparaître l'hallucination ou à la modifier totalement. Il paraît bien que ce caractère spécial (que sainte Thérèse a assez bien noté) (1) ne soit mentionné en aucune façon dans les récits de la Mère Cécile; au contraire, elle semble s'être complue dans la contemplation de ce qu'elle voyait, je veux dire, s'y être attardée avec complaisance et tout à fait volontairement, sans que le tableau en ait été modifié. Cette considération m'induit à éliminer l'hypothèse d'hallucinations véritables, même survenant dans une sorte d'état de rêve; en admettant la sincérité complète de la Mère Cécile, en admettant

(1) *Sa vie*, chap. XXVIII et XXXIX. — *Le Château inter.*, 6^e demeure, chap. IX. — *Sa vie*, chap. XXXIX.

qu'elle n'ait rien changé, qu'elle ait écrit rigoureusement ce qu'elle avait vu et les circonstances dans lesquelles elle l'avait vu, il s'agirait de représentations plus ou moins vives, plus ou moins persistantes apparaissant au cours d'un état de rêverie, volontaire ou non, et caressées avec plus ou moins de complaisance.

4. En lisant l'ouvrage de M. Houtin, j'avais plus d'une fois regretté que la troisième partie du mémoire eût été supprimée : je pensais que l'on y verrait les éléments d'un diagnostic précis ; cependant, les indices épars çà et là et surtout le plan même de cette troisième partie (tel qu'il était donné dans la table des matières) permettaient de soupçonner que, pour le « docteur Sauton », l'abbesse était une « hystérique » au sens médical du mot. La lecture que j'ai faite plus tard du chapitre inédit n'a pas démenti cette supposition ; parlant de Jenny Bruyère à vingt ans : * « On y trouve, dit-il, tout un ensemble de caractères organiques et psychiques qui, joints aux antécédents héréditaires, révèlent au médecin une personne déjà sous l'empire de l'hystérie à forme morale. » Et voici sa conclusion : * « De l'examen médico-psychologique auquel nous avons soumis l'abbesse, nous devons conclure à l'existence en elle d'un organisme malade. Ses antécédents héréditaires, son enfance, sa jeunesse, la préparent à tous les accidents d'un système nerveux en rupture d'équilibre. Tous ces accidents se déroulent, s'accroissent de jour en jour davantage pour imposer au médecin le diagnostic d'hystérie morale avec complication d'un véritable délire érotique. C'est un fait reconnu en pathologie mentale ».

Dom Sauton fonde ce diagnostic sur des symptômes psychiques exclusivement, et plus exactement, sur des anomalies du caractère : mobilité, esprit de duplicité, mensonge et simulation, orgueil et égoïsme, excitabilité génésique exagérée, telles sont les principales anomalies en question, et chacune fournit une rubrique spéciale au chapitre inédit.

Nous avons vu que, chez la Mère Cécile, l'exagération de l'excitabilité génésique était des plus contestables ; d'ailleurs, l'opinion de dom Sauton sur ce qu'il appelle « les appétits vénériens », ou « la sensibilité génésique » ou « l'excitabilité génésique » ou « l'érotisme » des hystériques, est fort obscure, fort confuse ; en essayant de distinguer dans les tendances en question des catégories et des nuances, il s'embrouille et se contredit ; le seul passage de ses dissertations sur ce sujet présentant quelque intérêt, quoiqu'il ne soit pas parfaitement clair, est celui où il parle d'une certaine forme d'« excitabilité génésique » qui « se révèle dans une profonde aversion pour l'acte conjugal et dans une sorte de revanche prise

sur la recherche du sexe masculin au point de vue purement platonique. »

La prétendue mobilité du caractère et même ses apparentes contradictions sur lesquelles insiste beaucoup dom Sauton, étaient surtout des conséquences du cabotinage et de la coquetterie. Pour montrer combien l'Abbesse était de caractère variable et d'humeur mobile, dom Sauton raconte notamment ce qui suit :

* « Combien de fois... n'ai-je pas été témoin de cette brusque transition de la joie à la tristesse? Tout lui était pour le mieux, elle riait aux éclats, les larmes lui venaient aux yeux, puis cette joie si douce la gagnait tout entière : elle était heureuse de goûter avec son fils Tiburce les suaves émotions de la maternité.... L'incomparable lumière de l'Eternité blanchissait déjà les sommets de sa vie... Son âme, oui son âme était grande comme un monde, tout s'y passait à la fois dans l'ampleur et l'harmonie d'un océan tranquille au sein duquel se produisait une merveilleuse et virginale fécondité.

* « Je me laissais bercer et charmer par cette heureuse rêverie lorsque, tout surpris, je voyais de grosses larmes perler sous ses paupières. Un profond soupir soulevait sa poitrine, et bientôt les pleurs coulaient en abondance. « Ah! l'on me croit heureuse, disait-elle, l'on vient à moi « pour y trouver la paix, la lumière, et personne ne se doute des angoisses qui m'oppressent. Mon existence s'écoule au sein des ténèbres « les plus obscures. Où trouver la lumière? Nul phare ne projette ses « feux sur ma route, et je n'entends que le fracas de la tempête. Où « suis-je? Je vogue à l'aventure, mon âme est broyée, la nature défaille, « je suis écorchée toute vive et parfois, le désespoir me hante comme « un cauchemar dont je ne puis me délivrer. »

* « Un tel cri m'allait droit au cœur : je m'efforçais de lui témoigner ma sympathie, toute ma tendresse filiale, et tout à coup, changeant de ton, elle séchait ses larmes et retrouvait son air enjoué. Voulais-je, peu après, tenter une allusion à ses terribles épreuves, qu'aussitôt elle déclarait n'avoir jamais eu la moindre inquiétude; son âme vivait sans cesse dans l'immuable; à peine la brise en ridait-elle la surface paisible; une lumière aussi douce que constante l'inondait de ses rayons et rien ne pouvait la troubler. »

Un homme plus expérimenté que le bon Tiburce, ou plus désintéressé dans l'affaire, aurait peut-être vu là moins les symptômes d'une instabilité pathologique que le manège (instinctif ou prémédité) d'une vaniteuse qui prend des attitudes pathétiques et déclamatoires pour se rendre intéressante, et en même temps d'une coquette abusant de l'affection et de la naïveté de son partenaire. On peut interpréter de même ce qui suit :

* « La même mobilité s'accusait dans ses affections. On la voyait jeter

à l'eau tel moine qui, la veille, lui tenait à cœur, jusqu'à ce que, le lendemain, le malheureux noyé reposât paisiblement dans ses bras. »

Quoi qu'il en soit dans l'espèce, les quatre ou cinq particularités décrites par dom Sauton, dans leur ensemble, étaient bien celles que l'on considérait assez généralement, il y a quelque trente ans, comme caractéristiques de la mentalité hystérique. Aujourd'hui, l'on se montrerait plus réservé et l'on ne fonderait pas le diagnostic d'hystérie uniquement sur des troubles du caractère ou de l'humeur; en outre, ni la mobilité, ni la duplicité, ni le mensonge, ni l'orgueil, ni l'égoïsme, ni l'excitabilité génésique exagérée, ni même tout cela ensemble, ne sont considérés comme appartenant particulièrement au caractère des hystériques; ajoutons que nulle part, dom Sauton ne signale d'attaques de nerfs, de somnambulismes, de paralysies... Mais l'hystérie qu'il a cru reconnaître chez Jenny Bruyère n'est précisément pas celle dans laquelle on décrivait de son temps ces derniers symptômes; reproduisant les idées, sinon de Charcot, du moins de certains cliniciens de l'époque, il nous dit que « les hystériques se divisent en trois classes : 1° celles qui présentent des accidents convulsifs, des troubles viscéraux et périphériques; 2° celles qui ne sont hystériques qu'au point de vue psychique, ou hystérie à forme morale; 3° celles enfin qui réunissent à la fois les troubles somatiques et psychiques des deux classes précédentes ». Jenny Bruyère aurait été atteinte de la deuxième forme : « hystérie à forme morale ».

On a beaucoup discuté, depuis quelque vingt ans, sur la nature, et sur l'existence même de l'hystérie; ce n'est point ici le lieu de donner le résumé de ces discussions (qui ne sont, le plus souvent, que des querelles de mots) ni de préciser à quelle théorie ou à quelle conception des symptômes dits « hystériques » il convient à mon avis de s'arrêter; mais il est un point sur lequel les écoles médicales, quel que soit leur désir de se distinguer les unes des autres, sont forcées de tomber d'accord, c'est que l'hystérie est une maladie mentale, ou plus exactement que les troubles dits hystériques sont des troubles mentaux ou dépendent de troubles mentaux. Est-ce à dire que, des trois formes dont parle dom Sauton, nous ne reconnaissons que la deuxième, ou que nous ramenions les autres à celle-là? Non, puisque précisément les particularités qu'il considère comme caractéristiques ne le sont pas du tout, quelle que soit l'opinion que l'on ait sur l'hystérie en général, — et peu importe en somme, puisque ces particularités caractéristiques, la Mère Cécile ne les présentait que d'une façon très incomplète. Nous emprunterons pourtant à dom Sauton cette idée que je crois juste, à savoir

que le trouble mental présenté par elle est surtout une anomalie du caractère.

VII

Il est une question que la plupart des lecteurs se sont sans doute posée dès les premières pages de cet article, c'est celle de la *sincérité*. Il y a évidemment une part énorme de simulation, mais, pour dom Sauton, *il n'y aurait que* simulation et fraude, dans les miracles, les visions, et autres faits mystiques accusés par la Mère Cécile; on a pu remarquer que j'étais beaucoup moins affirmatif; quant à M. Albert Houtin, il ne se prononce nulle part d'une façon explicite : il donne seulement libre carrière de temps en temps à l'ironie si caractéristique de sa manière habituelle; d'après les entretiens que j'ai pu avoir avec lui, il aurait tendance à croire à la réalité des *visions*, à défaut du reste, — non pas bien entendu en tant que faits surnaturels, mais en tant qu'hallucinations. Je ne crois pas que, sur l'ensemble des faits, nous puissions arriver à une certitude complète et générale; avec des renseignements plus précis, nous pourrions affirmer ou nier formellement la fraude, et, partant de là, établir la psychologie de Jenny Bruyère; mais, étant donné que beaucoup d'éléments d'appréciation nous manquent, il me paraît préférable de procéder inversement : c'est l'idée d'ensemble que nous allons prendre du caractère de notre mystique, qui éclairera un peu cette difficile question de sa sincérité au point de vue spécial des faits merveilleux rapportés par elle.

Je crois que, pour interpréter dans son ensemble la vie merveilleuse de Jenny Bruyère, deux choses principales sont à considérer : d'une part, son éducation, et de l'autre, son fonds psychologique, son caractère naturel, — étant bien entendu que, dans la réalité, ces deux éléments réagissaient nécessairement et constamment l'un sur l'autre.

1. En disant « éducation », j'entends le mot dans son sens le plus large, je ne parle pas seulement de l'éducation reçue dans sa jeunesse, mais aussi de celle qu'elle s'est donnée. Nous l'avons vue élevée par une mère bizarre et mythomane qui voyait du merveilleux religieux dans les circonstances les plus banales de la vie de sa fille; et celui qui se fit son éducateur religieux, qui lui donna la première impulsion dans les voies mystiques, fut dom Guéranger, autre amateur de merveilleux, plus sincère sans doute, mais parfaitement dépourvu d'esprit critique.

D'autre part, ainsi orientée vers le mysticisme religieux, puis destinée par son directeur de conscience à la rénovation d'un ordre con-

templatif, il n'est pas surprenant *a priori* qu'elle ait reproduit en grande partie les gestes et les tendances fondamentales des mystiques antérieurs. La plus caractéristique de ces tendances, celle que l'on retrouve à toutes les époques et dans toutes les religions, est celle qui consiste à s'identifier progressivement, d'une façon plus ou moins volontaire, avec un personnage sacré traditionnel, à vivre par l'imagination les épisodes remarquables de sa vie au point d'arriver un jour à confondre sa propre personnalité avec la sienne. La Mère Cécile n'a pas été crucifiée, stigmatisée, comme celles qui « jouent » la Passion de Jésus-Christ en s'identifiant avec lui : ce qu'elle a joué, ce sont les épisodes essentiels de la vie de la Vierge : la fécondation par le Saint-Esprit, la grossesse, l'accouchement, l'allaitement de l'Enfant Jésus. Il est regrettable que nous ne connaissions pas exactement ses lectures et que nous ne puissions ainsi préciser ce qui, chez elle, ne fut qu'imitation (volontaire ou involontaire) et ce qu'elle a pu tirer de son propre fonds ; cela réduirait peut-être encore cette seconde part qui, déjà, paraît assez faible.

Dans un ordre d'idées voisin, il est certain qu'étant données les conditions dans lesquelles elle se trouvait, elle dut se soumettre à l'entraînement ordinaire des grands mystiques catholiques ; nous savons que tous ceux dont l'évolution fut régulière, normale pourraient-on dire, ont passé par la « voie purgative » avant d'arriver aux manifestations « extraordinaires » ; en d'autres termes, il y a chez eux, antérieurement à toute manifestation proprement mystique (ou, si l'on préfère, cette expression, « surnaturelle »), une sorte de période d'entraînement : le sujet, systématiquement, s'impose des mortifications, des jeûnes, et parfois des privations de sommeil, il se livre à des méditations constituant une sorte de culture régulière des penchants à la rêverie (au sens psychologique du mot) et plus spécialement à la *rêverie continuée*. La plupart des sujets ne vont pas au delà de cette première période que l'on pourrait appeler période de « dressage » mental : c'est l'*ascétisme*, c'est la « voie purgative », — et il n'y a pas là, en principe, de phénomènes mystiques, tous les théologiens sont d'accord sur ce point. Le sujet, après s'être soumis pendant un certain temps à cet entraînement spécial peut, s'il est particulièrement doué et si l'œuvre de dérangement de son mécanisme intellectuel et volontaire a été bien menée, tomber en certains états bien différents ; la théologie interprète le fait en disant que, l'ayant mérité par ses œuvres, ses vertus et ses prières, il est élevé à des états supérieurs, mais il est un point sur lequel au moins tout psychologue informé sera d'accord avec la théologie mystique, c'est celui-ci : les états dans lesquels tombe le sujet (ou, si l'on veut, auxquels il se trouve élevé) sont des *états passifs* ; ce

sont ces états de passivité ou de demi-passivité, nettement anormaux (extraordinaires, disent les théologiens), qui sont les plus favorables à l'apparition des visions, des voix, des transformations de la personnalité, et, en général, de tous les phénomènes merveilleux.

Mais il est évident que ces « états passifs » peuvent être simulés dans une certaine mesure, que l'on peut feindre aussi d'avoir des visions et des voix; plus facilement encore, et de bonne foi, l'on peut prendre pour des visions et des voix « véritables », c'est-à-dire en somme pour des hallucinations, des épisodes non hallucinatoires de rêveries continuées; c'est vers l'hypothèse d'une confusion de ce genre (volontaire ou non) que je penchais, à propos des visions de la Mère Cécile, quoique le manque de renseignements suffisants m'empêchât de me prononcer avec certitude.

Pour cela comme pour le reste, l'examen du fonds de caractère de Jenny Bruyère va nous permettre de nous prononcer avec une certaine probabilité.

2. Au point de vue médico-psychologique; c'est plutôt comme une sorte d'infirme que comme une malade à proprement parler qu'il faut considérer la Mère Cécile, et je la rangerai parmi les *débiles* au sens donné par Chaslin à ce mot (1).

Il désigne ainsi des sujets qui ne sont pas nécessairement inintelligents, mais qui sont caractérisés par une certaine fausseté de jugement. Il ne faut pas confondre le débile avec l'imbécile, le faible d'esprit, l'individu inintelligent, l'esprit borné; on peut être débile quel que soit le degré des acquisitions intellectuelles, on rencontre la débilité dans toutes les couches, fonctions et dignités sociales. « Elle est souvent associée à une bonne mémoire chez ceux qui atteignent une situation dans le monde et à une facilité d'élocution qui, mémoire et faconde, peuvent, pour des gens non avertis, masquer le déficit intellectuel. » (Chaslin, p. 242). Il peut y avoir des débiles même parmi les savants : la science ne guérit pas la débilité mentale, et la débilité mentale n'empêche pas d'acquérir des connaissances; enfin, un débile peut être capable de comprendre beaucoup de choses; l'intelligence lui manque moins qu'une sorte de tact, c'est-à-dire une qualité difficile à définir! Néanmoins, l'on peut déterminer quel est le genre de fausseté de jugement qui le caractérise.

1° Le débile ne se méfie jamais de ses idées et de ses actes; c'est une grande faiblesse évidemment, mais ce peut être aussi une grande force, non pas pour la pensée, mais pour l'action;

2° Le débile admet plus facilement l'extraordinaire et le com-

(1) Chaslin. *Eléments de sémiologie et clinique mentales*, p. 539 et s. Paris 1912, in-8°.

pliqué que l'ordinaire et le simple. Telle explication d'un fait qui, pour nous, est la meilleure parce qu'elle est la moins compliquée, la moins singulière, la moins étonnante, n'intéresse pas le débile parce qu'elle ne l'*excite* pas : le vraisemblable l'ennuie, l'invraisemblable l'émeut, et, comme il est peu apte à la critique et au contrôle, il admet pour vraie, de préférence à toute autre, l'explication qui le passionne;

3° La vanité, chez le débile, est généralement si énorme et continue qu'elle semble dominer toute l'intelligence; ses allures sont très caractéristiques; c'est une vanité sans critique et qui réclame des satisfactions immédiates sur la qualité desquelles elle se montre souvent peu exigeante, et au risque de compromettre les satisfactions à venir; il s'agit plutôt d'ailleurs, pour le débile, d'attirer l'attention et, à la rigueur, d'obtenir des signes extérieurs d'admiration, d'estime ou d'amour, plutôt que de se faire estimer, admirer ou aimer réellement;

4° Parmi les formes particulières que prend la vanité chez le débile, signalons le besoin singulièrement accentué de participer à tout ce qui l'entoure, à un titre quelconque, le « besoin d'en être », l'impatience à supporter que quelque chose se fasse auprès de lui sans lui; de là, le goût de l'intrigue pour l'intrigue, et l'indiscrétion sous toutes ses formes, notamment celle qui consiste à vouloir connaître à tout prix les affaires des autres, et aussi, l'indiscrétion qui consiste à dévoiler les secrets dont on a eu communication;

5° L'absence de critique portant sur ses propres pensées, jointe à la vanité, engendre chez le débile l'insincérité complète qui va de l'absence de goût pour la vérité prise en elle-même, jusqu'à la mythomanie, en passant par les mensonges maladroits et inutiles ou inutilement compliqués. La sincérité n'est en effet ni un instinct naturel ni une tendance simple; c'est une tournure d'esprit qui n'existe certainement pas naturellement chez l'enfant et probablement pas chez le primitif, qui, progressivement acquise, existe chez certains adultes, alors que d'autres en demeurent dépourvus : ceux-ci ne mentent pas nécessairement en ce sens qu'ils ne déforment pas toujours volontairement les faits avec l'intention de tromper, mais la notion même de vérité ne correspond à rien de clair et de précis pour eux. Tel est le cas de certains débiles : ce qui tient lieu chez eux de la notion de vérité, c'est la notion de ce qui *fait bien*, de ce qui est favorable à leur vanité, ou de ce qui est « excitant ».

La débilité mentale ainsi conçue n'est pas nécessairement très éloignée de ce que dom Sauton appelle « hystérie à forme morale », mais il y a tout avantage à ne pas confondre sous une même rubrique les débiles avec les malades à crises de nerfs et à somnambulismes.

2. Toutes les tendances et particularités que je viens de signaler chez les débiles en général se retrouvent chez Jenny Bruyère avec une telle évidence que je ne crois pas nécessaire de les passer en revue après les avoir signalées à leurs places dans le cours de ce travail; je veux insister seulement sur la vanité.

Cette vanité si caractéristique se rencontre chez elle avec constance et continuité, mais ne paraît pas avoir été bien comprise par dom Sauton. Peut-être par suite de son éducation théologique, c'est constamment de l'*orgueil qu'il voit en elle*.

Sans doute, une personne qui, du fond d'un couvent, ne prétend rien de moins que régenter le pape et la chrétienté, peut apparaître à première vue comme un monstre d'orgueil, — mais encore faut-il, pour la juger, tenir compte du milieu et des circonstances. Que Jenny Bruyère s'attribuât un rôle et une destinée providentiels, cela est certain; mais il n'est pas nécessaire pour l'expliquer de lui attribuer un orgueil extraordinaire, ni surtout, comme le fait dom Sauton, un orgueil « pathologique ». Son éducation avait été faite par sa mère qui voyait (ou affectait de voir) en elle une sorte de personnage surnaturel; sa préparation religieuse avait été faite par dom Guéranger qui croyait à la grande destinée de Solesmes et qui, plus tard, ne douta pas que le monastère féminin fondé par lui-même et à la tête duquel il avait placé la Mère Cécile, « ne devînt promptement, comme dit M. Houtin, un centre de merveilles. » L'une des premières religieuses ne voyait-elle pas une étoile lumineuse sur la tête de dom Guéranger, et une autre sur la tête de la Mère Abbessé? (P. 7.)

Partout, nous voyons la Mère Cécile chercher à briller et à en imposer, mais nulle part on ne lui voit cette confiance en soi qui n'a pas besoin d'approbation extérieure et qui caractérise l'orgueilleux; en maint endroit, nous voyons des épisodes très caractéristiques où dom Sauton parle d'orgueil et où il ne s'agit que de vanité froissée (p. 158-159), il parle d'*orgueil maladié*, d'orgueil effréné (p. 160), alors qu'il s'agit seulement de vanité et de dépit. Après avoir lu la lettre de rupture que lui adressait dom Pitra, l'Abbesse disait, paraît-il, à dom Sauton : « Vous ne sauriez croire, mon cher Tiburce, la joie secrète que me cause le mépris dont me couvre la pourpre d'un cardinal ». Dom Sauton voit là la marque d'un orgueil « sans limites »; il est permis d'y voir une affectation d'humilité, et en même temps un dépit qui essaye d'en imposer d'une façon un peu naïve : c'est l'enfant que l'on a privé de dessert et qui croit « sauver la face » en affirmant qu'il n'a pas faim!

Pour la satisfaction vaniteuse de briller un instant, devant le premier venu parfois, le débile s'engage dans des complications inextricables.

cables. Ainsi, la Mère Cécile ne craint pas d'annoncer un beau jour qu'elle va mourir dans la plénitude de l'âge du Christ, s'acculant ainsi, semble-t-il, à la nécessité ou bien de mourir à l'heure dite, ou bien d'avouer son imposture. De même sa mère s'était embarquée follement dans cette absurde histoire de grossesse! Notons que la fille s'est tirée d'affaire finalement mieux que sa mère, par une nouvelle imposture plus absurde que la première; mais, si elle a réussi finalement, ce n'est pas qu'elle fût plus intelligente ou plus habile, c'est parce qu'elle se trouvait dans un milieu où la crédulité était considérée comme une vertu et où l'expérience pouvait lui avoir montré que les absurdités les plus grossières sont parfois les plus facilement acceptées.

Cette facilité à ne pas tenir compte du vraisemblable, à accumuler au jour le jour les propositions les plus absurdes, comme s'il était absolument dépourvu de sens pratique, semble parfois constituer une des forces du débile, dans la pratique de la vie. On s'en rend mal compte généralement et l'on attribue sa réussite à un extraordinaire génie de l'intrigue, à une intelligence au-dessus de la moyenne, alors qu'il y a surtout chez lui l'audace de l'inconscience.

3. On comprend que, chez le débile à qui manque la notion précise de la vérité et de l'erreur, le problème de la sincérité ne comporte pas une solution évidente et simple, positive ou négative.

En outre, dans la vie d'un mystique, même en lui attribuant le maximum de sincérité, nous avons affaire moins à des faits ou à des raisonnements qu'à des rêveries, ou à des états se rattachant plus ou moins à la rêverie. Or, la question de la sincérité ne peut se poser en matière de rêveries comme elle se pose dans la vie réelle et terre à terre : on peut *cultiver volontairement* ces états, et cependant en être ou en devenir dupe dans une certaine mesure; chez la plupart des grands mystiques, la rêverie religieuse, après avoir été développée plus ou moins longtemps par une culture systématique, devient un jour involontaire, automatique; elle s'empare du patient, lui fait commettre des actes dont il ne se sent pas responsable, fait surgir des hallucinations, etc. Nous n'avons aucune raison de supposer que ce stade soit apparu chez la Mère Cécile, étant donné surtout le caractère contestable de ses « visions »; l'imposture ici n'est pas formellement démontrée comme elle l'est pour tant d'épisodes merveilleux de sa vie, mais il est infiniment probable que la sainte a tenté de faire croire à son entourage, non sans un certain succès, qu'elle était sujette à ces phénomènes involontaires et mystérieux. En tous cas, après avoir vu dans son histoire une part si importante, si incontestable de mensonge et de simulation, en rapport

avec une anomalie du caractère si typique et si nette, nous sommes en droit de conclure que les phénomènes proprement mystiques, s'il y en eût, n'y jouèrent qu'un rôle accessoire et très limité.

VIII

Peut-on tirer de cette vie de Jenny Bruyère des conclusions applicables aux mystiques en général? A première vue, non, puisqu'il s'agit en somme d'une « fausse mystique » dont la réputation s'est fondée principalement sur l'intrigue et sur la simulation. D'autre part, il est possible que même les psychologues indépendants estiment trop haut les « vrais » mystiques, les « grands » mystiques, ceux qui portent en quelque sorte l'estampille officielle : en ces matières délicates, on a tellement peur de verser (ou de paraître verser) dans une sorte d'anticatholicisme de mauvais aloi, que l'on a tendance à exagérer la bienveillance; pour savoir ce qu'était au juste, en dehors de tout travail légendaire, de toute censure ecclésiastique, de tout esprit de corps, un de ces personnages de premier plan, une sainte Thérèse, par exemple, il faudrait posséder, sur chacun, au moins l'équivalent du mémoire de dom Sauton, — et cela modifierait peut-être beaucoup de vues traditionnelles.

On peut imaginer (et c'est, au fond, l'opinion de M. Houtin comme la mienne propre) que, sans dom Sauton et dom de La Tremblaye, la Mère Cécile fût entrée sans encombre dans l'histoire hagiographique; le récit de sa vie, ses mémoires, sa correspondance, élagués, expurgés, auraient perdu leur caractère bizarre, extravagant, maladif et niais : nous nous trouverions en présence d'une mystique « comme les autres », et même d'une « grande mystique ». L'histoire de Jenny Bruyère doit donc être pour le psychologue une leçon de prudence et, jusqu'à un certain point, une leçon de scepticisme. En outre, elle montre combien il serait difficile et hasardeux d'étudier la psychologie d'un mystique quelconque, en l'isolant, comme on le fait parfois, du milieu dans lequel il s'est développé; ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, elle nous montre, mieux que beaucoup d'autres, la collaboration, consciente et inconsciente, volontaire et automatique, de ce milieu avec le personnage principal, non pas seulement pour l'établissement de la légende, mais pour la production même des faits mystiques.

EUGÈNE-BERNARD LEROY.

Imprimerie du Palais, 20, rue Geoffroy-l'Asnier, Paris.

TRENTIÈME

Fascicule

illustré, de



ANNÉE

de 176 pages

croquis d'art



La Grande

Revue



Conditions d'Abonnement

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS ET DÉPARTEMENTS. fr.	25 »	13 »	7 »
ÉTRANGER	31 ⁽¹⁾ »	16 »	9 »

(1) Ajouter 6 francs pour les pays n'ayant pas adhéré à l'accord de Stockholm

37, rue de Constantinople

Paris

*Envoi franco (France et Colonies) d'un numéro spécimen
sur demande*

